

Gerlach PETERS

LE SOLILOQUE ENFLAMMÉ



**LE SOLILOQUE
ENFLAMMÉ**

Gerlach PETERS

LE SOLILOQUE ENFLAMMÉ

Traduction et préface de Dom Émile ASSEMAINE,
moine de l'abbaye de Saint-Paul de Wisques



Reconquista Press

Le Soliloque enflammé

Le texte présenté est celui de l'édition publiée en 1921 par la librairie Saint-Thomas d'Aquin à Saint-Maximin (Var).

Réédition numérique réalisée et mise gracieusement à disposition par les éditions Reconquista Press (2024).

www.reconquistapress.com

PRÉFACE¹

Gerlac Peters naquit à Deventer en 1378. Son père s'appelait Pierre, et sa mère Gesa. C'est du nom de son père que lui vient sans doute le nom de Peters sous lequel il est habituellement désigné : *Gerlacus Petri*, Gerlac fils de Pierre, d'où Peters. Ses parents jouissaient d'une certaine aisance ; sa mère est signalée comme une bienfaitrice du monastère de Windesheim où ses deux fils furent religieux. Elle eut en effet deux fils, Gerlac et André, et une fille, Lubbe, qui fut béguine à Deventer.

Il est dit de Gerlac que, tout jeune homme, il fréquenta la maison de maître Florent Radewyns, dont il devint bientôt le disciple préféré.

Une scène de cette période de sa vie nous a été conservée. Elle peint admirablement le saint jeune homme et éclaire d'avance toute sa vie. C'était au matin de la fête de la Chandeleur. Les chanoines de l'église de Saint-Lebuinus, à Deventer, faisaient représenter d'une façon dramatique, dans l'église même, le mystère de la Présentation de Jésus au Temple par les mains de Marie. Gerlac avait été choisi pour remplir le rôle principal : on admirait sa pureté, elle rayonnait sur un visage d'adolescent et relevait les grâces de son âge ; il devait représenter la Vierge et offrir l'Enfant au grand-prêtre. Le pieux jeune homme profita de cette cérémonie pour s'offrir lui-même par le vœu de virginité.

¹ Plutôt que la préface d'origine de l'ouvrage, nous reprenons ici l'article, qui en constitue une version abrégée, donné par Dom Assemaïne à la revue *La Vie spirituelle* en novembre 1921.

Nous pouvons supposer ce que furent les années qui suivirent : étude du latin, de la Bible, des Pères de l'Église ; les écrits de Gerlac en font foi. Il étudia les mystiques ; sa terminologie rappelle parfois Ruysbroeck, Tauler et Suso.

Florent Radewyns meurt en 1400. À cette époque, Gerlac avait déjà quitté Deventer, sa ville natale, pour se rendre à Windesheim parmi les Réguliers de Saint-Augustin. Après avoir été d'abord ordonné prêtre, il reçut l'habit le 30 novembre 1403 et put faire profession un an plus tard.

Rien dans le jeune religieux qui sentît l'excentricité ou la moindre exagération : il évitait en tout la singularité ; sa cellule surtout était sa joie, un vrai paradis pour lui. C'était là, d'ailleurs, la marque frappante de ces premiers religieux de la Congrégation de Windesheim. Qu'on se rappelle le chapitre de l'*Imitation*, I, 20 : DE L'AMOUR DE LA SOLITUDE ET DU SILENCE : *La cellule bien gardée devient douce... Dans le silence et le repos, l'âme pieuse fait de grands progrès... Fermez sur vous votre porte et appelez à vous Jésus, votre bien-aimé. Demeurez avec lui dans votre cellule ; car vous ne trouverez nulle part autant de paix.* Thomas a Kempis, l'auteur de l'*Imitation*, était de la même école, appartenait à la même Congrégation de Windesheim ; il fut le contemporain de Gerlac Peters, qu'il connut à Deventer dans la maison de Maître Florent ; ils avaient le même âge, ou à peu près, Gerlac étant né en 1378 et Thomas en 1380.

La Congrégation de Windesheim était encore à ses origines lorsqu'ils y entrèrent, Gerlac Peters dans la maison de fondation elle-même, Windesheim, Thomas a Kempis dans la maison de Zwolle, à deux lieues de Windesheim, où son frère Jean était prier. Tous deux, pour des raisons différentes, durent faire un stage de quelques années avant d'être admis définitivement dans l'Ordre. Ils étaient donc frères en religion, mais ils

l'étaient aussi par leurs aspirations religieuses, comme leurs écrits en font foi, au point que Gerlac Peters est habituellement désigné sous le nom de second a Kempis, *alter Thomas a Kempis*. À dire vrai, il mériterait d'avoir la priorité, car il apparaît le premier dans l'ordre des temps, non seulement par son âge, mais par la composition de ses ouvrages. Il mourut en 1411, alors que l'*Imitation* n'avait pas encore paru.

Ce livre, « le plus beau qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'Évangile n'en vient pas ¹ », est la plus parfaite image de la spiritualité windeshémienne dans ses premiers temps. Elle est vécue et représentée d'une façon admirable en Thomas a Kempis et en Gerlac Peters. Il y aurait, d'ailleurs, de ces premiers temps de Windesheim, plus d'un personnage à faire connaître et à mettre en lumière. En les ressuscitant par le souvenir, en vivant à leur contact, dans l'histoire des premières origines de l'Ordre, ou en prenant connaissance de leurs écrits, on se sent tout embaumé de leurs vertus, et pénétré d'un parfum qui rappelle celui qu'exhale parfois le corps des saints, après leur mort, et qui remplit l'âme de pieux désirs et du plus pur amour de Dieu.

La piété de Gerlac était très affective ; l'on peut dire de lui qu'il vivait véritablement en Dieu, et la contemplation, qui transportait son âme, semblait parfois soulever son corps. On dit de lui, ce qu'on dit pareillement de Thomas a Kempis, qu'il lui arrivait de quitter la société au milieu de laquelle il se trouvait, s'excusant de ce que quelqu'un l'attendait dans sa cellule ; il s'en retirait alors pour jouir du divin colloque avec cette voix intérieure qui l'avait prévenu.

Il était de haute taille, son visage respirait la sérénité et la joie, ses mœurs étaient angéliques, sa parole douce et agréable ; ainsi sa belle âme se reflétait dans ces

¹ Fontenelle.

dehors ; et comme ces anges de la terre, qui semblent n'être ici-bas que pour nous faire souvenir du ciel et pour attendre que les portes en soient rouvertes, il portait partout avec lui le rayonnement et l'édification de sa prière. Busch, l'historiographe de Windesheim, dit de lui qu'il était comme « le temple vivant de la gloire de la Trinité sainte ». Il ajoute que cette possession de Dieu faisait sa joie et sa force ; elle était « cette vertu d'en haut qui poussa saint André à embrasser la croix, saint Laurent à apostropher le bourreau, saint Étienne à prier pour ceux qui le lapidaient ». « Qu'en sera-t-il dans la patrie, dit-il encore, si déjà dans l'état de voie Dieu accorde à l'âme une telle abondance de suavité ? »

Dieu envoya à son serviteur un genre de martyr que celui-ci reçut avec reconnaissance et qu'il supporta avec une admirable sérénité. Il fut atteint de la maladie de la pierre¹, et il la considéra comme un purgatoire de choix, qu'il pouvait subir sur la terre, afin d'être délivré de celui qui l'aurait attendu après cette vie. Ainsi fut-il éprouvé comme l'or dans le creuset ; mais « la violence de son amour surmontait la violence de sa douleur ».

Il souffrit plusieurs années de cette pénible maladie, toujours avec la même patience et la même résignation. Dans les derniers temps, le mal accéléra ses progrès. Sentant venir la mort, il demanda à plusieurs reprises, aux frères qui étaient près de lui, de faire retentir la tablette des mourants, afin que la communauté assistât à son dernier soupir ; mais ceux-ci, ne croyant pas les derniers moments venus, retardaient le signal. Gerlac, alors, résigné et calme jusqu'à la fin, ramena ses bras, croisa ses mains et, inclinant la tête, rendit sa belle âme à Dieu. On était dans l'octave de la Saint-Martin de l'année 1411. Il n'était âgé que de trente-trois ans.

¹ Lithiase urinaire.

Voici, d'après le D^r Moll, la liste des écrits de Gerlac Peters : 1^o le *Breviloquium* ; 2^o deux lettres à Lubbe Peters, sa sœur ; 3^o le *Soliloquium* ; 4^o le livre *De libertate spiritus*.

Le *Breviloquium* fut écrit alors qu'il n'était encore que clerc, c'est-à-dire quand il n'avait pas encore été admis dans les rangs des chanoines. On ne saurait dire s'il a été composé à Windesheim ou à Deventer. Gerlac n'avait pas vingt-cinq ans lorsqu'il l'écrivit. On trouve dans ce premier ouvrage, plus encore que dans le *Soliloque*, une parenté d'esprit avec l'auteur de l'*Imitation*.

Le *Soliloquium* est l'œuvre maîtresse de Gerlac. Il fut composé d'une façon assez singulière : ce sont des pensées qui ont été écrites sur de petites feuilles de parchemin détachées et sur des ardoises. Il ne les avait pas écrites pour être publiées, mais par dévotion et pour son édification personnelle. C'est ce qu'il avouait lorsque, étant sur son lit de mort, il demandait à son prieur, Jean Vos de Heusden, de livrer au feu tous ces morceaux de parchemin. « Mon bien cher frère, lui répondit le prieur, rapportez-vous-en à moi, je ferai pour le mieux. » C'est Scutken, l'ami et le conseiller de Gerlac, qui fut chargé de réunir ces pensées éparses. Il les recueillit et les divisa en chapitres auxquels il donna des titres. Le tout s'agence si parfaitement que l'on soupçonnerait difficilement que le livre n'a pas été écrit sur un plan déterminé d'avance.



SOLILOQUE ENFLAMMÉ

AVEC DIEU

pour rappeler son esprit de ses dissipations et
le ramener vers son bien unique et suprême



PRIÈRE

L'ESPRIT humilié et le cœur contrit, je me prosterne devant vous, mon Dieu, pour reconnaître que je ne suis qu'un peu de poussière et m'abaisser au-dessous du ciel, de la terre et de tout ce qu'ils renferment. Sans nulle confiance en moi-même, mais espérant humblement en vous, pauvre petite brebis, poussin errant et solitaire, je viens chercher un refuge à l'ombre de vos ailes, afin que vous m'y receviez dans votre miséricorde, ô Père plein de clémence.



CHAPITRE I

Celui qui veut éviter la dispersion du cœur et se recueillir doit sans cesse considérer la fin de toutes choses et renoncer à toute consolation en dehors de Dieu.

DANS tous les événements qui surviennent et me troublent ou peuvent me troubler, toujours j'aurai présente la pensée de ma fin, toujours je me dirai : « Si en cet instant je devais paraître devant Dieu, comment me comporterais-je ? » Et partout où je sentirai un empêchement, un obstacle, un voile entre Dieu et moi, partout il sera expédient de me dire à moi-même, si je suis moi-même cet obstacle, ou à tout ce qui en tiendrait lieu : « *Retire-toi, Satan, car tu m'es à scandale devant le Seigneur*¹ » ; car je veux régler mon intérieur et mon extérieur, comme si ma manière d'être, ma conduite et chacun de mes actes fussent l'attestation éclatante que *mon royaume n'est pas de ce monde*², et que je ne cherche pas sur la terre ma consolation et ma joie.

C'est ainsi que je veux me comporter en tout, jusqu'au dernier jour de ma vie, me considérant comme un *vase que l'on a rejeté*³, comme mort au siècle, *comme le rebut du monde*⁴, comme renié et abandonné par lui, comme indigne du moindre don de Dieu pour le corps et pour l'âme, indigne même de baiser la poussière des pieds des élus de Dieu. Et ainsi rejeté et délaissé du monde, je veux moi-même lui demeurer étranger, afin que dans ce dénuement et dans ce vide intérieur que j'aurai fait en moi, je puisse sans aucun détriment me

¹ Matt., XVI, 23.

² Joan., XVIII, 36.

³ Ps. XXX, 13.

⁴ I Cor., IV, 13.

passer de tout ce que le cœur peut désirer en dehors de Dieu.

Que si toutes choses arrivent au gré de la nature et de ces tendances, *mon âme refusera d'y chercher sa consolation*¹. Je désire passer ainsi inaperçu tous les jours de mon pèlerinage ici-bas me considérant comme un pèlerin, comme un voyageur qui ne porte rien sur soi, afin de pouvoir attendre en toute sécurité le jour du Seigneur, très riche et très pauvre tout à la fois, riche parce que je n'aurai rien à désirer, pauvre parce que je ne posséderai rien.

Je ne m'appuierai sur rien ni sur personne, mais je m'efforcerai en tout de rester intimement uni au Seigneur, puisque tout est appelé à s'évanouir et à disparaître. Si je m'attache à ce qui croule, je serai entraîné dans la même ruine. *Vains sont les fils des hommes*², et c'est à peine s'il en est quelqu'un en qui l'on puisse pleinement se fier.



¹ Ps. LXXVI, 3.

² Ps. LXI, 10.

CHAPITRE II

Que l'homme doit fréquemment songer à son exil, pour se réfugier en Dieu ; et là, uni à Lui, rien ne pourra lui manquer.



JE me souviendrai sans cesse qu'ici-bas je suis en voyage, en lutte continuelle. Je fais partie d'une armée qui a sans cesse à combattre, et ce combat doit se poursuivre jusqu'au dernier soupir. Il m'est aisé de voir comment je pourrai me soutenir pendant ce peu de temps que doit durer mon exil, d'où me viendra le secours, et où il me faut le chercher.

Si je pouvais arriver à me tenir constamment en présence du Seigneur, en qui se trouvent tous les biens, et à garder mon cœur pur, dégagé de toute attache étrangère, insensible à tout ce qui n'est pas Dieu, que pourrais-je encore désirer ? Si j'avais tout à souhait, que mon nom fût glorifié parmi les hommes, et que je ne fusse pas bien avec le Seigneur, de quelle utilité cela me serait-il ? Que celui-ci, dans ses perplexités, cherche un confident, que celui-là en cherche un autre et qu'un troisième les imite ; pour moi, tout au Seigneur, je m'abandonnerai à lui de tout cœur, et rien des choses et des événements de ce monde ne pourra m'émouvoir, car je n'aurai qu'un désir, celui d'être tout à Dieu, parce que je sais que Lui-même alors se fait mon pourvoyeur ; *Lui-même prend soin de moi*¹ ; il me commande de ne rechercher que Lui, et de ne pas m'inquiéter de ce dont il se charge Lui-même, de tous ces événements qui surviennent ; mais d'écouter ce qu'il me dit au dedans de moi, Lui, le souverain Bien.

Et que me dit-il ? « Efforce-toi, autant que tu le pourras, d'être bien avec moi et de marcher en ma présence,


¹ I Petr., v, 7.

en tout temps, en tout lieu, et pour toutes choses ; et ne te préoccupe pas de plaire ou de déplaire aux autres ; leur approbation ou leur désapprobation ne te rendrait ni plus riche ni plus pauvre. Si tu demeures en moi, tu pourras te passer de tout ce qui m'est étranger, sans aucun détriment pour toi-même, et tu ne manqueras de rien. Ne sais-tu pas qu'il n'y a de rapport à établir qu'entre le semblable et le semblable, l'égal et l'égal ? Ne sais-tu pas que la gloire véritable n'a rien à voir avec la vaine gloire ? La vertu domine tout, elle n'a pas besoin de l'approbation et du témoignage de ce qui lui est inférieur : tels sont ceux qui par leur amour ardent ne font plus qu'un avec la vertu. »



CHAPITRE III

Qu'en tout ce que nous faisons, il faut examiner le pourquoi des choses, surtout à l'office divin.

 I l'homme, par un intime et laborieux travail, ne s'applique pas à considérer assidûment en toutes choses leur pourquoi et s'il n'apporte pas ce soin, surtout à l'office divin, il en arrivera vite à l'insensibilité intérieure, avant de savoir et de s'apercevoir qu'il ne porte que des feuilles et n'a guère souci de produire des fruits. L'âme ainsi déprimée ne peut se relever elle-même ou remonter à son origine, et contempler, autant qu'il est possible de le faire, l'incompréhensible Lumière, car elle lui est trop dissemblable, et il y a en elle trop de ténèbres, pour qu'elle puisse y parvenir ; et pourtant, c'est pour jouir de cette divine Lumière que cette âme a été créée.

Habituons-nous donc, en tout ce que nous faisons, à lever les yeux vers la Vérité pour voir comment elle-même contemple toutes choses, et efforçons-nous de nous conformer à ce regard, selon notre mode, et de suivre avec un soin extrême, en y fixant toute l'attention de notre âme, l'attrait intérieur qui nous porte vers le souverain Bien.



CHAPITRE IV

Avec quels grands sentiments de dévotion il convient que nous assistions à l'office divin et principalement au saint sacrifice de la messe.

NOUS savons avec quel amour, avec quelle sainte passion Notre-Seigneur Jésus-Christ voulut s'incarner pour nous et vivre au milieu de nous sur cette triste terre de notre pèlerinage, et s'y montrer comme le moindre et le plus pauvre de tous, vivant dans l'indigence, dans les larmes, dans les soupirs et les travaux tous les jours de sa vie, exposé aux persécutions, supportant dans cette humble condition où il s'était mis des adversaires pleins d'orgueil et de malice, se livrant tout entier pour nous, corps et âme. Nous savons enfin avec quel incompréhensible excès d'amour il s'est offert sur la croix au Père éternel, comme une hostie vivante, sainte et immaculée, afin d'avoir la joie de reporter sur ses épaules la brebis perdue.

C'est avec le même amour qu'il s'offre encore chaque jour, et sans cesse, principalement sur l'autel. Et bien que l'oblation extérieure qu'il fit autrefois de lui-même ne se soit faite qu'une fois, cependant à tout moment, dans le Père, par le Fils, avec le Saint-Esprit, elle se renouvelle incessamment d'une manière aussi réelle que si elle s'accomplissait devant nous.

Ainsi devrions-nous recevoir tous les jours ces augustes mystères, avec une dévotion aussi fervente et aussi nouvelle que si Jésus-Christ offrait sous nos yeux et en ce moment même le sacrifice qu'il a fait autrefois à son Père pour notre salut.



CHAPITRE V

**Que le seul amour de la vertu doit nous la faire pratiquer,
car la vertu est toujours bonne par elle-même.**

NL ne faut pas que je montre une humilité, un détachement, une garde des sens, une retenue et une simplicité de surface, que m'inspirerait le désir d'être remarqué ou la crainte d'être déprécié, ce qui n'est qu'une source d'ennuis : si j'agis de la sorte, un temps viendra où cette cause extérieure qui me faisait agir n'aura plus sur moi d'influence, et je tomberai dans la négligence ou dans la tristesse, selon les circonstances. Mais je pratiquerai ces vertus et d'autres semblables sincèrement en vue de la vérité, sachant bien que c'est par cela seul que je puis me rendre agréable à Dieu, maintenant et jusqu'à la fin de ma vie. C'est dans ce sens que je m'efforcerai de progresser sans relâche.

Un homme plein de bonté et de mansuétude arrivera toujours plus facilement par sa modération et sa douceur que par ses discours à ramener à la discrétion et à la mesure les esprits inquiets ou turbulents. Nous devons d'ailleurs nous supporter avec douceur et patience les uns les autres dans nos défauts et nos imperfections de corps ou d'esprit. Chacun n'a-t-il pas sa charge suffisante avec ses propres incommodités et ses propres défauts ?



CHAPITRE VI

Qu'il faut résister avec une humilité vraie, et en vue de la vérité, aux pensées vaines et aux penchants vicieux.



QUAND je me considère en toute vérité et équité, je ne vois en moi aucun bien. En effet, je vois que je ne suis pas autre chose par moi-même qu'abomination ; que par ma pente naturelle je me détournerais de Dieu et de la vérité, et que de par moi-même je ne suis que vanité ; n'ai-je pas dégradé en moi l'image de Dieu ? Et si cette image a été réformée et rendue à sa beauté première, je n'y suis pour rien ; c'est le Seigneur qui a tout fait, afin que par toutes choses et en toutes choses apparaissent la sublime efficacité de la vertu de Dieu et mon impuissance radicale. Toute pensée, tout sentiment opposés à cette vérité est vanité répréhensible et abomination devant Dieu.

D'aucune façon je ne veux laisser passer ni me dissimuler à moi-même ces mouvements intérieurs d'amour-propre, comme si je pouvais être vraiment quelque chose par moi-même, mais je m'efforcerai bien plutôt de m'abaisser et de m'humilier ; et ne considérant pas mon essence en Dieu¹, mais constatant la vérité de mon néant en moi-même, j'abattrai à mes pieds ces mouvements désordonnés, afin qu'ils sachent qu'ils ne

¹ Les mystiques du Moyen Âge aiment à rappeler comment l'âme, en dehors de l'être qu'elle possède en elle-même, possède un être éternel et incréé dans la pensée divine. C'est ce qu'ils appellent parfois la *superessence*. (Le terme se retrouvera plus loin, au chapitre VIII.) Cette vie éternelle constitue, en effet, comme un être supérieur, ou, comme le dit saint Thomas, un être plus vrai et plus noble que celui que l'âme possède en elle-même. (*Somme théologique*, I^a, q. 18, a. 4, ad. 1 et 3).

sont pas vérité et justice, mais vanité et mensonge, et, pour tout dire, le démon même.

Car lorsque l'homme fidèle à Dieu sent en soi ces mouvements de l'amour-propre ou de toute autre complaisance intérieure, et non le sentiment de cette sainte joie qui provient des dons de Dieu, de la crainte de lui déplaire ou de mettre en parallèle avec lui quelque objet étranger, d'une certaine façon la pureté de son regard s'altère et s'obscurcit. S'il y fait bien attention, il verra distinctement que par là un voile s'interpose entre la vérité et lui ; il sentira le doute et la perplexité ou le scrupule s'accroître : car voilà ce qu'apportent ces sentiments, d'où qu'ils naissent, voilà ce qu'ils sont en eux-mêmes. Il sentira aussi sa confiance en Dieu s'amoin-drir ; et ces tristes effets, il les subira nécessairement jusqu'à ce que la vanité s'évanouisse en présence de la vérité.

Seules l'humilité et la vérité apportent avec elles la sécurité et la dilatation de l'âme, et tout ce qui est en dehors d'elles n'est qu'étrouillesse et inquiétude. Tout ce qui n'est pas elle est ravalé et abject sous le regard de la vérité, tout ce qui n'est pas elle n'est pas. Mais hélas ! la vérité ne domine jamais tellement dans l'âme que celle-ci puisse voir et sentir que devant cette lumière tout rentre presque dans le néant.



CHAPITRE VII

Que l'attachement intéressé à soi-même empêche le progrès intérieur de l'âme.



L'IMPUISSANCE où je suis d'atteindre, du moins dans une certaine mesure, la hauteur, la largeur, la profondeur, le mystère du suprême amour et de parvenir à cette divine immensité qui dépasse infiniment et de tant de façons l'univers créé : c'est bien le signe que je suis encore retenu et enserré dans les liens de la recherche de moi-même, que je m'attarde dans mes aises, que je crains ce qui me gêne, que je ne veux pas être abaissé et humilié, en un mot, que je ne veux pas guérir.

C'est pourquoi, lorsque je sentirai quelque obstacle à mon avancement intérieur, j'examinerai avec soin s'il est raisonnable que je sois retenu pour un tel sujet ; que si cela n'est pas juste, je m'en dégagerai aussitôt, car il faut éviter avec soin que rien n'ébranle et ne trouble la stabilité de l'âme et n'entrave l'avancement intérieur de l'esprit.

C'est le Seigneur Jésus lui-même qui éclaire de l'intérieur ; d'où pourraient venir les ténèbres ? C'est le Seigneur Jésus qui pacifie de l'intérieur ; d'où pourrait venir le trouble ? C'est le Seigneur Jésus qui rend libre et dégagée cette ascension intérieure de notre âme ; quelle est donc la créature, quelle est donc l'adversité, quelle est donc la prospérité qui pourrait arrêter ou gêner cet élan ? *C'est moi-même*, dit-il, *qui sanctifie mon sanctuaire*¹ ; et je ne souffrirai pas qu'on en fasse un lieu profane, mais j'y établis une paix sainte et solennelle au milieu même du tumulte extérieur. Je ne veux pas que la sainteté de mon temple soit souillée par des images

¹ Lev., XXI, 15.

étrangères ; car rien ne doit préoccuper ou déprimer l'âme qui m'est unie ; et je considère comme grandement répréhensible l'attrait qui la porte vers les choses viles ou inutiles, et les vains soucis qu'elle se crée au sujet d'un avenir incertain, alors qu'elle peut librement jouir de sa noblesse dans celui qui en est la source et l'origine.

Ainsi, que l'âme s'applique, de tout son pouvoir, à ne pas se laisser retenir par les choses de la terre ; pour les choses du ciel, elle n'a pas à craindre qu'elles mettent un obstacle à son progrès, puisque non seulement elles ne la rabaissent pas, mais qu'elles l'élèvent et l'invitent sans cesse en mille manières à se maintenir dans la présence du Seigneur, et à vivre en cette région intérieure et supérieure tout à la fois, où elle ne peut se sentir à l'étroit, où rien ne vient obscurcir ou voiler cette vue de Dieu, c'est-à-dire gêner son union avec lui.



CHAPITRE VIII

De la vraie liberté, ou du bonheur de l'âme unie à Dieu.



QUAND l'âme est devenue l'épouse de Dieu, elle peut dire, inspirée par la Vérité même : « Ignorez-vous que j'ai la faculté, avec l'aide de la grâce, de dépasser toute forme créée et de me présenter, dans ce mystérieux dépouillement, au regard et en la présence de l'éternelle et immuable Vérité, de cette Identité inaltérable, qui est éternellement ce qu'elle est, qui seule a le pouvoir de se communiquer au dehors tout en demeurant en elle-même entière et incorruptible ? » Bien plus, l'âme unie à Dieu peut s'abstraire de toute image créée, même bonne, en contemplant en toute créature *la Vérité et la Superessence*¹ ; elle ne regarde pas les choses dans ce qu'elles sont par elles-mêmes, mais en toutes, aussi bien dans les plus petites que dans les plus grandes, c'est Dieu qu'elle voit. Qu'est-ce qui pourrait donc altérer le regard de l'âme unie à Dieu ? Si elle ne s'arrête même pas aux choses bonnes et pures, comment se laisserait-elle captiver par celles qui troublent ou ternissent le regard ?

L'âme, ayant rompu ses liens, libre enfin et affermie dans la vertu, n'est donc pas moins heureuse et moins vertueuse en voyage qu'à la maison, au milieu de la foule que dans la solitude, dans le travail que dans le repos, dans la prospérité que dans l'adversité ; en un mot, elle se retrouve la même dans tous les accidents de la vie, car, où qu'elle soit, la Vérité lui est toujours présente, unie, comme elle l'est, par un ardent amour à la

¹ Voir la note du chapitre VI. La superessence des choses, ou leur *idée* éternelle dans la pensée divine, n'est autre chose que Dieu lui-même en tant qu'exemplaire et archétype de la créature. Cf. saint Thomas, *op. cit.*, I^a, q. 18.

Vérité et à la Béatitude, et s'identifiant en quelque sorte avec elles.


C'est bien là, assurément, la vraie et sainte liberté de l'âme, qui consiste d'abord à n'avoir nulle attache en ce monde, à n'en aimer ni les honneurs ni les louanges, à ne poursuivre en rien son propre avantage, ni pour le temps ni pour l'éternité. Cette âme ne recherche pas même une satisfaction et un repos dans les exercices nécessaires de la dévotion, elle ne se sent aucun attrait désordonné pour aucune chose créée, car elle peut, sans en souffrir le moins du monde, se passer de tout ce qu'elle paraît avoir, la Vérité n'ayant besoin de rien et sa lumière ne subissant jamais d'altération.

Cette vraie liberté de l'âme consiste encore à ne pas appréhender tout ce qui est pénible ou incommode, c'est-à-dire les travaux et les souffrances, à ne pas se laisser abattre ou tourmenter de la pensée que nous pourrions les subir, à ne pas se laisser émouvoir et troubler par la tristesse ou par une honte inutile, sous les réprimandes, les reproches et les humiliations ; mais à les accepter, comme le lui inspirera sur l'heure la Vérité elle-même.



CHAPITRE IX

Du fruit de la sainte liberté, et de la gloire de l'âme unie à Dieu.

OICI, dit le Seigneur, que j'ai donné à ta face de contempler la mienne, et à ce qu'il y a de divin en toi de reproduire, autant qu'il se peut, ma beauté et ma ressemblance. J'ai réglé chez toi l'homme extérieur, je l'ai rendu capable de résister victorieusement à tes ennemis, et surtout à ceux qui s'opposent à l'esprit. Tous ces adversaires ne tiendront pas devant toi ; ils n'oseront pas affronter ce regard assuré et immatériel qui, s'élevant au-dessus des obstacles, te renouvelle comme à chaque instant ; car il te place devant moi, affranchi de toute sollicitation des choses inutiles, dans cette fière liberté que rien ne peut confondre. Là, il n'y a place ni pour l'erreur ni pour la gêne, ni pour l'anxiété, ni pour la crainte, quand l'âme se voit ainsi consommée en l'*Un*, quand elle se voit un, c'est-à-dire un seul esprit avec cet *Un* même, et cet *Un*, qui est Dieu, comme écoulé en elle.

C'est ainsi que toutes ses œuvres, cette âme les opère en Dieu, ou plutôt Dieu opère lui-même en elle, au point qu'il est plus juste, en un sens, de dire qu'elle est l'instrument de Dieu que de dire qu'elle agit par elle-même. Et cela provient surtout de ce que l'âme, ayant assujetti tous les mouvements des passions, n'oppose plus d'obstacle à l'action de Dieu, présent en elle dès l'origine. Malgré sa faiblesse native, cette âme est partout sous l'influence de cette motion divine qui, en tout temps et en toutes circonstances, la gouverne. Elle voit très bien alors qu'en toutes choses Dieu la possède, et qu'elle n'est qu'un souple instrument pour tout ce que Dieu veut faire par elle.

C'est ainsi qu'elle connaît clairement qu'en agissant avec rectitude, c'est Dieu même qui voit par les yeux de son corps, qui parle par sa bouche, qui entend par ses oreilles, qui, dans ses moindres actes, agit par elle chastement. Alors s'accomplit la parole d'Isaïe : « *Toutes nos œuvres, Seigneur, c'est vous qui les opérez en nous*¹. »

De la sorte l'homme n'a plus à se glorifier de rien, ni de ce qu'il peut, ni de ce qu'il fait ; mais toute sa gloire, il la trouve en Dieu, à qui elle revient tout entière, et dans son propre néant. Il est perdu pour lui-même, au point de ne se pouvoir plus reconnaître, mais il se retrouve tout entier en Dieu, en qui il habite en toute quiétude et sécurité. Toute occasion de se glorifier lui est enlevée, et c'est sa joie, parce que *Dieu* est alors bien réellement *tout en toutes choses*².

Dans cet état, il n'a que faire de gloire et de louange : rien ne lui manque, et la plénitude même est en lui ; mais s'il ambitionnait quelque gloire humaine, il montrerait par là même qu'il est vide et qu'aucune gloire ne lui est due ; aussi bien faudrait-il être vain et vide pour chercher quelque chose en dehors de Dieu.

L'homme devra donc mourir sans cesse à soi-même et ne vivre qu'en Dieu seul ; donner tout pour obtenir Celui qui est Tout, s'il veut échapper à toute anxiété. S'il se réserve quelque chose, il est convaincu par là d'avoir vendu Dieu, car Dieu ne nous a tout donné que pour que nous le recherchions lui-même, lui, le don unique ; il l'a voulu afin d'être vraiment tout nôtre, et que nous ne fussions plus des mendiants, mais riches de sa propre plénitude.




¹ Isaïe, xxvi, 12.

² I Cor., xv, 28.

CHAPITRE X

Comment le regard intérieur de l'homme s'éclaire et s'illumine ; comment son regard extérieur devient pur et simple ; et comment l'homme revêt en quelque sorte les mœurs divines.

 L ne suffit pas de penser, il faut savoir par expérience que l'âme est en présence de Celui qui considère d'un regard toutes choses ; devant qui le passé, le présent et l'avenir sont sans voiles, ainsi qu'il est écrit : « Voici que toutes tes voies sont à découvert à mes yeux, comme aussi toutes tes pensées¹, soit que tu t'appliques à vivre en ma présence et à marcher devant moi d'un cœur parfait, soit que tu t'éloignes de moi et que tu deviennes le jouet du vent de tous les accidents. Pour moi, je suis stable et immuable à jamais.

« Ah ! si tu pouvais voir comme je subsiste toujours en moi, toujours le même et toujours immuable, et comme il n'y a en moi ni avant ni après, mais que je demeure toujours ce que je suis : oh ! alors, tu pourrais toi-même être libéré de cette inconstance et de cette versatilité déplorable, et revêtir, en quelque sorte, ma propre stabilité. »

Ce regard a tant de force et de puissance que le cœur de l'homme et le corps lui-même en sont merveilleusement émus et impressionnés, et qu'ils défaillent à cette vue, qu'ils ne peuvent soutenir. Bientôt tout nuage se dissipe devant le regard intérieur, et l'âme devient conforme, selon son mode, à Celui qu'elle voit ; de sorte que tout ce qui est vain, tout ce qui est étranger à Dieu, tout ce qui n'est pas selon le divin modèle disparaît et s'évanouit comme la fumée sous un vent violent.

¹ Ps. CXXXVIII, 3.

L'homme extérieur lui aussi devient pur et simple, se prêtant à l'action divine en toute modestie, douceur, humilité et souplesse, afin d'être *comme un fidèle David entrant et sortant au commandement du roi*¹. Et l'homme tout entier revêt les mœurs divines, au point de pouvoir considérer toutes choses, celles qui lui sont favorables et celles qui lui sont défavorables, d'une âme égale, sans être le moins du monde troublé par les maux de l'adversité ni amolli par les biens de la prospérité. Par là il se retrempe constamment dans cette pure vision, où il contemple une égalité stable qui ne vacille jamais, que rien ne sollicite en dehors d'elle-même. Il faut qu'il s'habitue à y revenir sans cesse, afin qu'aucune cause imprévue et subite ne le rende perplexe et distrait. Moyennant quoi, Dieu, qui est la force, ne permettra pas que cette conformité qui l'unit avec lui soit altérée par les troubles, les passions, les distractions provenant du corps ou de l'âme.

Et parce que l'âme est toute à Dieu, et qu'elle ne s'est rien réservé, elle trouve sa consolation en toutes choses, quelles qu'elles soient et de quelque façon qu'elles se présentent, vinsent-elles de Dieu, du démon ou de l'importunité et des persécutions des hommes. Elle peut voir, entendre, se rappeler les choses les plus pénibles, sans en être effrayée ou abattue ; et cela, parce qu'elle n'a rien à perdre, et qu'elle est certaine que Dieu ne rejettera pas ce qui est sien.

Mais comment obtiendrait-il de tels privilèges celui qui chaque jour se laisse troubler et abattre pour les moindres choses ? qui cherche en tout ses aises, au dedans comme au dehors ? Quand le voit-on s'offrir généreusement corps et âme à tous les maux présents et futurs, par une complète abnégation ? Que devient cette vue pure et sans voile de l'immuable Vérité, qui lui

¹ I Reg., XXII, 14.

montre toutes choses ? Comment aspirera-t-il à ce sublime état, celui qui, en toute occupation, fût-elle bonne, est le jouet de sa pensée et de son imagination, et a l'esprit tellement embarrassé et enchaîné que, je ne dirai pas au milieu du tumulte et des occupations multiples, mais même à l'office divin, où il devrait être plus que partout ailleurs appliqué à la dévotion, il ne peut même pas contempler cet unique et divin objet en qui tout est contenu, tant son esprit est couvert de nuages ?

Quoi ! dans ce saint loisir, où le temps, le lieu, la tranquillité et d'autres circonstances favorisent son recueillement, il se voit importuné de tant d'images et de pensées étrangères, qu'en sera-t-il au milieu de l'agitation, au milieu des charges multiples ? Si son âme vacille au gré des accidents, si elle se sent accablée là où elle devrait relever les autres, et cherche son avantage au détriment des services qu'elle pourrait rendre au prochain, si, dans ces diverses conjonctures elle défaille, impuissante, et n'arrive plus à se gouverner elle-même, mais se trouve comme enchaînée par tous ces liens étrangers, c'est comme un voile épais qui s'interpose entre elle et Dieu, et jamais elle ne pourra entrer dans le Saint des Saints ni même y faire pénétrer son regard. Extérieurement elle participe aux saints et divins mystères, mais cette divine Immutabilité, ce Bien suprême qui se communique et se donne à l'âme dans la mesure de sa perfection, passe invisible devant elle sans qu'elle en profite. Et ce qui est plus étonnant, accomplissant elle-même les divins mystères elle s'y trouve dans une grande aridité, et d'une certaine façon sans compréhension de ce qu'ils sont en eux-mêmes et de la raison pour laquelle ils nous sont donnés. Cette âme se retire ainsi vide et à jeun de la table surabondamment servie, où elle s'assied fréquemment, mais sans jamais y prendre part.



CHAPITRE XI

De la douceur cachée de la croix spirituelle ; ce que c'est qu'y persévérer, et quels doivent être nos sentiments à ce sujet.

DÉSIREZ avec ardeur *les meilleurs charismes de l'esprit*¹. Il ne suffit pas que l'homme se sente peu porté aux vanités et aux bagatelles ; qu'il soit fort surtout, qu'il soit fervent, afin que jour et nuit il ne cesse en quelque sorte d'agir. Comme le géant de l'Écriture, *qu'il se lève pour parcourir hardiment la voie*² du Seigneur, pour saisir la croix avec amour et engager le combat.

Notre vie est-elle autre chose qu'une croix ? Combien douce est cette croix, celui-là seul le sait qui l'a éprouvée. Notre croix est si douce, si pleine de joie et de sécurité, que celui qui l'aime véritablement, s'il se détourne tant soit peu d'elle, ne trouve plus qu'amertume et tribulation.

Quel bien la croix ne renferme-t-elle pas, puisqu'en elle se trouvent la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de tout ce qu'un chaste désir peut ambitionner ? Comme tout s'y trouve, de quelque côté que le désir se tourne, il a l'immensité devant soi ; mais il faut qu'il reste dans la croix : en sortir, c'est se voir à l'instant environné d'angoisses. Et celui qui ne s'applique pas avec soin à demeurer constamment dans la croix, celui-là s'en écarte facilement, et, ce qui est pis, il ne sent pas alors l'amertume de cet éloignement, parce qu'il n'a pas connu la douceur que l'on y trouve lorsque l'on y persévère.

¹ I Cor., XII, 31.

² Ps. XXIII, 6.

On s'écarte de la croix, quand on arrête ses regards sur les vanités, car c'est les détourner de Dieu, ce qui est une abomination devant lui ; quand on néglige par dégoût les devoirs dont on a la charge ; quand on se laisse abattre par une crainte étrangère ou opprimer par le trouble ou par la souffrance ; quand on oublie Dieu pour se rechercher soi-même.

Persévérer dans la croix, c'est s'appliquer à conserver une parfaite égalité d'âme, en tout temps, en tout lieu, en toutes choses, dans l'adversité comme dans la prospérité, en un mot dans tout ce qui peut nous arriver ; c'est renoncer à toute recherche propre en toutes choses, qu'il s'agisse de biens intérieurs ou extérieurs, temporels ou éternels, et ainsi de mourir dans le Seigneur ; c'est éviter même toute satisfaction trop personnelle dans cette joie sincère que l'on doit chercher et goûter dans le Saint-Esprit, et ne rien vouloir, pour le dedans ou pour le dehors, qui puisse être comme un bien propre ou une attache personnelle : de telle sorte qu'en tout ce qui peut survenir et nous atteindre, soit justement, soit injustement, en public ou en particulier, nous ne nous laissions pas aller au murmure, et que nous n'en soyons pas troublés ; que l'âme conserve sa quiétude et que rien de ces accidents du dehors ne vienne altérer la vision intérieure ; mais que l'âme se possédant toujours, le cœur se taise, le visage respire la sérénité, l'humilité et la paix, dans une patience inaltérable qui ne s'étonne et ne se déconcerte de rien.

Ce qui pourrait lui plaire ou lui déplaire est à ses yeux indifférent, car cette âme ne saurait y trouver l'occasion ni de se relâcher ni de s'attrister ; mais parce qu'elle sait et qu'elle sent qu'elle est naturellement portée à rechercher ses aises et son propre repos, pour obvier à cette inclination, elle préfère être exercée par les contrariétés et les incommodités, d'autant plus

qu'elle s'y trouvera plus dépouillée de toute recherche quelconque d'elle-même.

Telle est la voie droite du Seigneur, pleine de sécurité et de gloire en Dieu, et exempte de toute erreur. L'âme qui n'est pas dans cette voie se trouve au contraire remplie d'anxiété, de crainte inutile, de multiples perplexités ; elle subit les influences étrangères qui la mènent à la ruine et à l'aversion de Dieu.

Si quelqu'un aimait la croix du Seigneur par cette seule raison qu'il y trouve une sécurité plus grande et une liberté propre à mettre au large, celui-là n'aimerait pas sincèrement ; car agir ainsi c'est, en réalité, se détourner de la croix. Mais quand l'homme demeure attaché à la croix, qu'il s'abandonne totalement au Seigneur et lui appartient sans réserve, Dieu d'une certaine façon se donne lui-même totalement pour être son partage à jamais. L'homme atteint alors vraiment sa plénitude, rien ne lui manque et il n'a plus rien à désirer : tel est l'effet de ce don mutuel.

Mais si l'homme ne s'abandonne à Dieu et ne cherche à lui plaire qu'à cause de ces avantages qu'il en reçoit, son abandon n'est pas sincère : ce n'est qu'un désir étroit et impur, et assurément, cela détourne de la croix.

Bien que l'homme arrivé à ce grand détachement paraisse d'une certaine façon mort à toutes choses, il faut cependant qu'il se donne avec empressement à tous ses devoirs, aux petites choses comme aux grandes, autant que cela est et paraît nécessaire. Il accordera, par exemple, au corps les commodités et les nécessités qu'il réclame, comme le sommeil, le repos après la fatigue, la réfection et autres choses semblables ; mais il faut qu'il le fasse avec une intention si pure et si simple qu'il ne puisse être confondu devant le Seigneur. S'il arrive qu'il ait quelque chose de pénible à supporter, il se souviendra qu'il est dans la croix du Seigneur, et que rien

d'autre ne lui est dû, et qu'il ne doit pas désirer autre chose que la croix. Et il est nécessaire que la croix lui soit lourde et pesante, jusqu'à ce qu'il arrive à la désirer et à la porter avec amour. Que si quelque infirmité corporelle l'affecte, la volonté de Dieu n'est pas qu'il s'en afflige, ni qu'il se croie moins heureux pour cela, quand même il verrait les autres en souffrir et en être incommodés et le regarder d'un œil moins favorable. Que cela ne l'étonne pas ; la vérité elle-même ne trouve-t-elle pas des contradicteurs ? À plus forte raison, notre infirmité trouvera-t-elle des personnes qui ne la supporteront pas ; car il n'est pas possible qu'un seul et même homme plaise à tous et les satisfasse tous ; la vie très parfaite de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, quand il était dans la chair, n'a pas plu à tout le monde. Il n'en faut pas moins, s'il y a lieu, travailler à un humble amendement et faire les plus grands efforts pour devenir parfait.

Celui qui se maintient ainsi dans la croix du Seigneur ne peut être effrayé ni le jour ni la nuit de ce qui peut lui arriver de contraire ; son avenir éternel même ne l'effraie pas, puisqu'il se sent prêt à supporter, pour l'honneur de Dieu, et selon les dispositions ou les permissions de sa Providence, tout ce qui peut arriver. Car, s'il aime vraiment la justice, et si Dieu a résolu de punir et d'amender, de quelque façon que ce soit, ses fautes et ses prévarications, il ne lui est pas loisible de désirer autre chose ; bien plus, il s'en remet à Dieu de son sort éternel, soumis avant tout à sa volonté sainte pour expier tout ce qu'il a pu faire contre la justice et la vérité.

Mourir ou vivre, d'une certaine façon, lui est indifférent. S'il vient à perdre quelque chose, il ne s'en attriste pas, parce qu'il n'y a pas non plus mis sa joie et son repos quand il l'a reçu. Que surviendrait-il qui puisse lui être à consolation, lui qui jouit du souverain Bien et de la béatitude même, qui est Dieu, qu'aucun accident ne peut augmenter ou amoindrir ? La béatitude

ne dépend point de ce qui nous peut arriver en cette vie. Celui qui la possède et qui est déjà bienheureux ne le devient pas davantage quand il jouit de toutes les commodités, comme il ne l'en est pas moins quand elles lui manquent.

Et, bien que cela puisse paraître prodigieux, il n'y a pas de présomption à nourrir ces sentiments, parce que ce bonheur n'est pas un bonheur de surface, mais vient de la profonde union et de la conformité avec Dieu. Un étranger, c'est-à-dire un homme charnel, n'atteindra jamais à un tel état, car il est dominé par l'injustice du péché ; et quelque grande que soit sa confiance, elle est vaine, quand il la cherche ailleurs que dans l'union à Dieu et dans la réforme de l'âme.

Peut-être quelqu'un m'objectera-t-il : *Il ne faut pas que nous nous élevions à des sentiments trop hauts, mais il faut se tenir dans les bornes de la modération*¹. C'est vrai ; pourtant quels sont les sentiments que nous devons avoir de nous-mêmes, sinon de considérer que nous sommes créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, et qu'*il faut que nous soyons parfaits comme notre Père céleste est parfait*² ? Est-ce que Notre-Seigneur Jésus, qui a prié le Père pour nous, afin que nous fussions un, comme lui-même est dans le Père et comme le Père est en lui, et pour que *consommés en l'un*, nous connussions que le Père nous a aimés comme il en a été lui-même aimé³ ; est-ce que Notre-Seigneur Jésus, qui a parlé de la sorte en différentes circonstances, peut vouloir que nous nous détournions du Père pour fuir loin de lui et n'être plus à son endroit que des étrangers ? Le bienheureux Pierre, parlant de cette certitude intérieure qu'il nous faut

¹ Rom., XII, 3.

² Math., v, 48.

³ Joan., XVII, 11, 26.

tâcher d'acquérir, nous dit : « *Efforcez-vous, par vos bonnes œuvres, de rendre votre vocation certaine*¹. »

Si cette sainte indifférence et cet abandon ne sont pas selon Dieu, l'on devra dire alors que Dieu se contredit lui-même. Qu'est-ce autre chose en effet que de se soumettre au moindre signe de la volonté divine en toutes choses, pour l'intérieur comme pour l'extérieur, pour le temps et pour l'éternité, afin qu'il ne demeure en nous aucune dissemblance capable d'offenser les yeux de la divine bonté. Il faut donc que l'homme, en tant qu'homme, ne soit rien, mais que Dieu soit tout en toutes choses ; ou plutôt, il faut qu'il soit lui-même toutes choses en Dieu et avec Dieu, en tant que cela peut se faire.

Mais quoi, est-ce que *les jugements de Dieu ne sont pas un abîme profond*² ? Oui, certainement et *l'homme ne sait s'il est digne d'amour ou de haine*³. Toutefois, Dieu ne peut pas perdre ce qui est sien, ne pouvant rien faire contre lui-même ; et s'il s'est uni l'homme et si celui-ci est entré, d'une certaine façon, en participation de ce que Dieu est, c'est-à-dire, justice, paix, vertu, vérité et équité, est-ce que Dieu ne s'aimerait pas en lui ? Comment le prophète David pourrait-il dire dans un transport de joie : *Vos jugements seront mon appui ; vos jugements me sont doux ; je me suis souvenu des jugements que vous avez exercés dans tous les siècles, Seigneur, et j'ai été consolé, et je suis plein d'espérance en vos jugements*⁴, et beaucoup d'autres paroles semblables, s'il n'eût été mort à lui-même, c'est-à-dire à tous ses vices, s'il ne fût pas devenu, de quelque manière, justice⁵ lui-même, en

¹ II Petr., I, 10.

² Ps. XXV, 7.

³ Eccles., IX, 1.

⁴ Ps. CXVIII, 39, 43, 52, 175.

⁵ II Cor., v, 21 : *Ut nos efficeremur justitia Dei in ipso.*

demeurant dans la région de la ressemblance, sachant bien alors que Dieu ne peut pas se condamner soi-même ?

Mais il y a dans l'âme une autre région, qui est la région de la dissemblance, pleine de pièges et de liens, de tribulations, de gémissements et d'angoisses, où se trouvent les épines, les mépris, la ruine, la confusion, la contrariété ; et tous ces maux proviennent de l'infirmité propre et de ces multiples imperfections de l'homme intérieur et extérieur, que l'on expérimente et que l'on ne sent que trop chaque jour. Dans cette région, les épines, les ronces croissent avec abondance, ici plus et là moins, de telle sorte cependant que presque aucun n'est exempt de ces herbes inutiles. Dans cette région, il faut nécessairement faire nôtre la prière du prophète David : *Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur ; Seigneur, ne me reprenez pas dans votre colère ; ne m'abandonnez pas, car j'ai ressenti la crainte de vos jugements*¹.



¹ Ps. CXLII, 2 ; VI, 2.

CHAPITRE XII

Comment les vices intérieurs se joignent au démon, leur Prince, pour tendre continuellement des embûches à l'âme qui aime Dieu.



TOUT le bataillon des vices, et les empêchements de toutes sortes, et les influences étrangères, et les tentations, qui s'efforcent parfois de prévaloir dans la région supérieure de l'âme, se glorifient et disent sur le ton de la raillerie et du reproche : « Où est ton Dieu ? Où est ton royaume et celui qui le garde ? Voici que nous régnerons et que nous dominons non seulement sur ta terre, mais même dans ton ciel ; et nous n'en sommes plus chassés comme nous l'étions autrefois par ce regard pur, simple et pénétrant devant lequel nous n'avons pas pu nous maintenir, que nous sommes maintenant parvenus à obscurcir et qui cède au moindre objet qui se présente.

« Et nous n'avons pas grand souci de lui opposer des objets importants, il nous suffit que nous l'embarrassions par les plus petites choses, c'est-à-dire que par une préoccupation étrangère et inquiète nous lui créions des empêchements et qu'il se plaise dans ce cercle étroit où nous l'enfermons. Et bien qu'il n'ait pas grand attachement pour nous, nous le rendons tiède et moins propre à l'accomplissement de ses devoirs, qu'il n'exécute que par une habitude où n'entre plus aucune ferveur.

« Trop heureux encore serions-nous si cet état dont nous nous glorifions pouvait persévérer ; car nous craignons qu'un plus fort que nous ne survienne, ne nous chasse et ne nous mette tout à fait dehors. Alors, non seulement la porte nous serait fermée, mais nous n'oserions plus approcher de ce lieu où nous étions autrefois en sécurité et où nous n'habitons dès maintenant qu'avec crainte ; il nous semble que le Seigneur lui-

même veut combattre avec cet homme contre nous. Et, bien que nous l'opprimions encore, cependant voici que ses gémissements et les profonds soupirs de son cœur, que les larmes de ses yeux, larmes extérieures et larmes intimes paraissent monter vers le Seigneur qui déjà a décrété de le délivrer de sa multiple servitude et de le rendre à son ancienne liberté. Lorsqu'il l'aura reconquise, il nous opprimerà avec violence et nous couvrira de mépris, au point que nous n'oserons plus nous présenter devant lui.

« Aussi nous vous demandons, Seigneur, si vous voulez nous chasser, de nous laisser cependant une petite entrée occulte, afin que si vous le délaissez un jour tant soit peu, nous puissions encore nous glorifier, si peu que ce soit, de notre première domination. Et si vous ne le faites pas, qu'il sache bien, ce misérable, ce je ne sais quoi, que tant qu'il aura un souffle, nous ne cesserons pas, nuit et jour, de l'attaquer : nous multiplierons les embûches, afin que de quelque côté qu'il se dirige il tombe un jour en notre pouvoir ; nous serons là dès avant qu'il s'éveille ; et si, lorsqu'ils s'ouvrent, ses yeux ne cherchent pas tout d'abord le Seigneur, nous le préviendrons nous-mêmes pour occuper son esprit. Nous l'amuserons avec des fables, nous lui susciterons des distractions, surtout à l'office divin, quand son amour de Dieu sera un peu languissant, quand il lui arrivera d'oublier que sa fonction le met en présence de Dieu, à *face découverte*¹ ; et l'occasion s'en présentera souvent.

« Nous savons comment il faut préparer nos pièges, et, si nous ne pouvons réussir par nous-mêmes, nous tâcherons d'y arriver par d'autres, qui sont comme des familiers dont on ne se défie pas. Qui est-il donc pour s'imaginer qu'en tout et partout il pourra échapper à nos

¹ II Cor., III, 18.

mains ? Nous en avons fait tomber tant et de si grands ; nous ne désespérons pas du tout d'avoir raison de ce chétif, qui se croit quelque chose, mais qui, en réalité, est bien au-dessous de ces esprits éminents et éclairés, que nous sommes pourtant parvenus à séduire. »

Mais le Seigneur, qui voit ce violent conflit avec la tentation et les obstacles, qui voit cet homme abandonné à lui-même, qui entend ses gémissements, qui constate ses efforts et la joie triomphante de ses adversaires, que répond-il ? « *Je suis dans mon temple saint, dit le Seigneur, que toute la terre se taise devant ma face*¹, et que toute gloire usurpée disparaisse de devant moi. Ignorez-vous que je suis le gardien de mon royaume ? Et si, pour un moment, j'ai abandonné cet homme à lui-même, afin de voir s'il se montrerait fidèle et persévérant, comme il l'a été d'ailleurs, pensez-vous qu'en réalité je n'étais pas près de lui, bien que je fusse caché ? Aussi, bien que vous l'ayez attaqué avec violence et que vous ayez fait grand tapage autour de lui, se confiant en moi, il ne s'est pas livré à vous.

« C'est donc en vain que vous vous êtes glorifiés et voici que vous ne pouvez plus tenir devant moi et *jamais* d'ailleurs *vous ne vous êtes tenus dans la vérité, parce que la vérité n'est pas en vous*², et ceux-là vous ressemblent, qui se donnent à vous. Je le jure par moi-même, je vous exclurai à jamais de mon royaume. Au reste je vous vois remplis de crainte ; et pourquoi ? sinon parce que vous êtes vains, car il n'y a de crainte que là où n'est pas la vérité.

« Enfin, vous l'avez menacé de multiplier vos attaques et vos embûches tant qu'il aura un souffle de vie, dans l'espoir de le faire tomber et d'en triompher. Vous en avez pris beaucoup, ce n'est que trop vrai ; mais

¹ Habacuc, II, 20.

² Joan., VIII, 44.

pourquoi sont-ils tombés ? parce qu'ils ne se sont pas maintenus dans la vérité ; ils ont été trouvés en eux-mêmes et non en moi. Mais à celui-ci, je dis : *Reprends courage, et sois fort*¹, et ne te laisse pas abattre dans les difficultés. Il te reste beaucoup de combats à soutenir ; il te reste à supporter beaucoup de tentations, beaucoup de déréllections et de tribulations, de jour et de nuit, jusqu'au moment suprême où l'âme quittera le corps ; mais ne crains pas de leur résister en face, agis virilement et achève ta course, elle sera si courte ; et ne te laisse rebuter en rien de ce que tu as à faire.

« Toutes les fois que tes ennemis feront des efforts pour t'opprimer, si tu te tiens devant moi dans la vérité, si tu marches devant moi dans la simplicité et la sincérité du cœur², si, aux divers moments de la journée, tu te tournes vers moi, et si tu t'appliques à te conformer à moi ; si enfin, tu t'en reposes sur moi, si tu places en moi ton espérance ; si je suis ta force et ta gloire et si tu ne veux toi-même te glorifier en rien que dans la suavité de ma croix ; si tu te renonces toi-même au point de te perdre tout entier, tu te retrouveras pleinement en moi, et il n'y aura plus lieu pour toi de craindre. Car tes ennemis ne viendront pas te chercher en moi ; mais s'ils te trouvaient en toi-même, voilà de suite le combat, le doute et la crainte d'être vaincu.

« Qu'ils se multiplient donc ceux qui te persécutent ainsi au dedans et au dehors ; mais si tu te maintiens près de moi, si tu cherches ton refuge en moi, tu ne craindras les mains d'aucun de ceux qui combattent contre toi ; *je saurai te cacher dans le secret de ma face*³, afin que ces étrangers ne puissent te trouver. Oui, tu es placé au milieu des embûches et parmi des ennemis nombreux, mais à mon ombre, tu pourras vivre au

¹ Jos., I, 6.

² II Cor., I, 12.

³ Ps. xxx, 21.

milieu d'eux, tant que tu entendras ma voix. Si quelquefois je tarde, attends-moi d'un cœur assuré et souviens-toi de t'offrir toujours à moi comme une offrande agréable. »



CHAPITRE XIII

Que l'homme intérieur, qu'il sente ou qu'il ne sente pas la grâce, progresse toujours ; et comment il faut apprendre des anges à se tenir en présence de Dieu.



*APPROCHEZ-VOUS de lui, et soyez éclairés, et votre face ne sera pas confondue*¹. — Et qui pourra, Seigneur Jésus, se tenir devant votre face se montrant à découvert ? Vous m'exhortez fréquemment, et vous me dites de me tenir devant vous et de regarder vers vous. Et comment le pourrais-je, si vous n'enlevez vous-même ce voile épais qui s'interpose entre vous et moi ? Sans doute, d'une part, je me repose en vous, me tenant en votre présence sans être confondu, et partageant tout ce que vous êtes ; d'autre part me souvenant et ayant conscience de ma propre faiblesse et de ma dissemblance avec vous, le saisissement me pénètre.

Je vous entends me dire : « *Mon fils, tout ce que j'ai est à toi*², vois comme les cieus et la terre sont pleins de ma gloire. » Mais, vous dites aussi : « Qu'y a-t-il de commun entre moi et toi, qui es tout assujetti à la vanité ? Quelle société peut donc exister entre la lumière et les ténèbres ? Quelle communion, quelle alliance entre la vérité et la vanité ? Puisse la première l'emporter sur la seconde, et *ce qui est mortel en toi être absorbé par la vie*³, la vanité par la vérité, les ténèbres par la lumière. »

Quoi qu'il en soit, Seigneur, si vous me faites surmonter tous ces obstacles, je regarderai plus fréquemment vers vous. Si déjà je me sens si merveilleusement transporté, si mes yeux défaillent à la lumière de votre

¹ Ps. XXXIII, 6.

² Luc, xv, 31.

³ II Cor., v, 4.

sagesse, alors que je ne vois de vous que peu de chose et à travers un voile ; qu'en serait-il si vous daigniez vous montrer à découvert ? Mais quand ce bonheur m'arrivera-t-il ? Puis-je espérer en jouir quelque jour ? — Sois fidèle, et cela sera. — Mais quand, Seigneur ? — Lorsque je t'appellerai à moi ; seulement, attends-moi d'un cœur bien préparé, de peur que, lorsque je me présenterai, tu ne sois insuffisamment prêt, insuffisamment apte à me contempler ; tel que je suis je ne puis pas être vu, tu le sais, par des yeux faibles et infirmes.

Que votre volonté soit faite, ô Père, cependant écoutez ma plainte : Souvent j'expérimente mon extrême misère, parce que vous me cachez votre face, pour que je ne vous voie point. Si, en ces instants, vous ne laissez luire quelque reste de lumière pour me soutenir, je me verrais subitement dans l'impuissance de faire ce à quoi vous m'avez envoyé.

Que feras-tu, si je tarde à me révéler à toi ? — Je vous attendrai et je m'entretiendrai avec mes ténèbres, disant en moi-même : *Est-ce que Dieu me rejettera éternellement et ne pourra-t-il plus se résoudre à m'être favorable ? Dieu oubliera-t-il sa bonté compatissante, et sa colère arrêtera-t-elle le cours de sa miséricorde¹ ?* Toutefois je vous serai fidèle et je me réjouirai de ma pauvreté, et, d'aucune façon, je n'admettrai quelque consolation jusqu'à ce que vous vous révéliez à moi ; mais les larmes couleront plus abondantes de mon cœur et de mes yeux, jusqu'à ce qu'elles parviennent jusqu'à vous. *Mes larmes seront mon pain nuit et jour²*, jusqu'à ce que ceux qui me persécutent voient et comprennent que *vous êtes mon Dieu et mon refuge³*, et que vous ne m'avez pas abandonné tout à fait, mais qu'en me cachant votre visage

¹ Ps. LXXVI, 8, 10.

² Ps. XLI, 4.

³ Ps. XLV, 2.

vous n'avez voulu que m'éprouver, afin de voir si je vous demeurerais fidèle.

Et si je t'avais complètement abandonné ? — Si je le savais avec certitude, j'affirme du fond de mon cœur, où repose votre amour, que je n'en aurais pas moins agi, nuit et jour, tant qu'un souffle fût demeuré en moi, de la même façon que si j'eusse eu la certitude de n'être jamais séparé de vous. Faites donc ce qui vous plaît et ce qui vous paraît juste ; je suis entre vos mains tout entier, corps et âme ; où que j'arrive, je vous louerai et je me réjouirai grandement sinon d'être environné de votre miséricorde, du moins de l'accomplissement de votre justice ; et, ce que je saurai être agréable à vos yeux, je le ferai de mon mieux.

Appliquez-moi donc les remèdes, quels qu'ils soient, pénibles ou légers, partout où vous reconnaissez des blessures, et surtout aux yeux ; je les supporterai volontiers à cause de vous, pourvu que je guérisse et que je devienne apte à vous contempler.

Quel mortel me consolerait si vous vous éloigniez de moi ? De misérables consolations s'offrent en foule à mon cœur, sans que je les cherche, je devrais plutôt les appeler de méprisables désolations ; mais toutes me sont à charge ; car j'ai expérimenté, dans une certaine mesure tout au moins, que votre croix est douce, et m'en détourner si peu que ce soit m'est amertume et désolation. Je préfère la plus amère tribulation et la mort, à toutes consolations étrangères que je pourrais rechercher, de quelque côté qu'elles pussent me venir. Si parfois elles s'insinuent dans mon âme, par suite de mon inattention, ou de l'affaiblissement de mon amour pour vous, je ne trouve en elles aucun repos.

Et voici que ceux qui vous aiment et qui vous contemplent sans obstacle me disent : « D'où vient que l'on te voit si fréquemment lever les yeux au Ciel ? Pourquoi regardes-tu ainsi et soupires-tu après Celui *qui habite*

*une lumière inaccessible*¹ ? Il est Celui *qui se cache dans les ténèbres et s'élève dans la nuée*². » Et bien qu'il soit *enveloppé de nuages et d'obscurité*³, cependant la justice et le jugement révèlent sa face, et une vie toute sainte est, en vérité, le fondement et *la préparation de son trône*⁴. Il est Celui *devant qui les montagnes fondent comme la cire*⁵ ; et non seulement les montagnes, mais le ciel et la terre, et tout ce qu'ils contiennent, et l'âme elle-même, s'écoulent et défont devant la révélation de sa face, comme tu pourras l'expérimenter et le sentir, lorsque tu te tiendras en sa présence pour le contempler.

Examine donc d'abord quelle attitude tu dois prendre devant lui, de quel amour tu dois l'aimer, de quel regard purifié tu dois le contempler. Passant par-dessus tout le créé, considère, non avec des yeux malades, mais avec des yeux sains, sa face glorieuse, et vois comme tout passe et s'évanouit devant elle, et comme tu passes toi-même avec toutes choses, et dis-nous ce qu'il t'en semble, nous désirons vivement le savoir ; et, si tu veux prêter l'oreille, écoute ce que nous te disons : « Plût à Dieu que tu fusses au milieu de nous, pour admirer la gloire de sa face ; tout le reste alors ne te paraîtrait plus que néant. Ah ! si, introduit en ce séjour où Dieu est tout en tous, tu pouvais porter le regard jusque dans ces profondeurs de l'Être, dont l'homme, sur la terre, même dans ses ravissements les plus sublimes, n'atteint, pour ainsi dire, que la lisière ! Si tu pouvais pénétrer jusqu'à la source même de ton être et de l'être de toutes choses, de qui tout émane, qui ayant fait toutes choses les contient toutes, en qui tu vis avec nous de toute éternité ! »

¹ I Tim., VI, 16.

² Ps. XVII, 12 ; CIII, 3.

³ Ps. XCVI, 2.

⁴ Ps. LXXXVIII, 15.

⁵ Ps. XCVI, 5.

Hélas, je ne suis qu'un petit enfant, humble et chétif, plus vil que tout ce qui a vie sur la surface de la terre, et souvent enveloppé de ténèbres en mon intérieur ; comment pourrai-je quelque chose, si Celui dont nous parlons ne me révèle lui-même sa face ? Et vous m'exhortez comme si j'avais, dans mon indigence, la faculté de paraître devant lui, l'esprit complètement dépouillé d'images, et planant au-dessus de toutes choses ; comme si je pouvais contempler la face de Celui *qui habite une lumière inaccessible*¹, alors que je suis alourdi par le poids de mon corps corruptible et que je me trouve souvent dans la région de la dissemblance² et dans mes ténèbres, où il me faut, non comme un riche, invoquer la face du Seigneur, et *comme le juste au cœur droit et pur vivre devant Lui*³, mais comme le pauvre, me prosterner humblement à ses pieds.

Ensuite, vous me dites de regarder sa face, comme vous la contemplez vous-mêmes, de faire comme si j'étais déjà complètement délivré de tout ce qui est étranger à Dieu et rendu à la liberté de mon origine première. Je me vois bien plutôt rejeté dans les profondeurs de mes ténèbres, exilé loin de sa vue ; et c'est à peine si j'ose, parfois, je ne dis pas regarder vers Lui, mais même lever les yeux en haut.

Qu'y a-t-il d'étonnant que vous Le contempriez incessamment, sans jamais quitter sa présence, vous qui vivez déjà comme dans le vestibule de la bienheureuse Trinité, et qui ne vous trouvez empêchés ni par les objets corporels, ni par des images matérielles, comme je le suis moi-même. Vous n'avez pas à vous servir de la mémoire et de la connaissance sensibles, pour contempler le Bien suprême ; vous n'avez pas besoin de passer

¹ I Tim., VI, 16.

² S. Aug., *Conf.* VII, 10.

³ Ps. CXXXIX, 14.

par les créatures ; mais vous vous tenez immuables avec l'Immuable, bons avec le Bien et dans le Bien même, participant à l'être de celui qui est l'être même de tout ce qui est¹ ; vous ne pouvez pas, assurément, perdre la propriété de votre essence, et devenir l'*être même*, mais vous lui êtes unis si étroitement que rien ne vous en sépare ne fût-ce qu'un instant. Il n'est pas de passion qui vous trouble, nulles invasions étrangères qui réussissent à vous détourner de lui ; et vous êtes libres, sans avoir jamais été sous l'assujettissement de quelque domination étrangère, comme je le suis, moi qui ne fais cet aveu qu'en gémissant.

Elles sont si grandes ces sollicitudes étrangères qui me tiraillent en tous sens, que je ne puis même, à cause de leur multitude, arriver à les compter, de sorte que, quelque part que je me transporte, de corps ou d'esprit, elles se présentent de tous côtés, bien malgré moi et malgré toutes mes résistances, et elles obscurcissent le regard de mon âme, qui cherche, du moins dans la mesure du possible, à contempler la face de Dieu. Mais le jour viendra, où ce Père plein de bonté me la révélera réellement et me cachera en lui, où ces sollicitudes étrangères ne pourront plus me trouver.

Quand goûterai-je ce bonheur ? Qui me donnera de me voir, en attendant, sinon d'une façon permanente, du moins plus fréquemment, devant sa face et marchant à la lumière de son visage ? Quelque rares qu'aient été les occasions où il s'est révélé à mon esprit avide de le contempler, j'avoue qu'alors tout ce qui lui est étranger s'évanouit, et que même tout ce qu'il y a de plus intime

¹ Allusion à un mot de Denys l'Aréopagite (*Hierarch. cel.*, ch. IV) ; saint Thomas (*op.cit.*, I^a, q. 3, a. 8, ad. 1) nous dit en quel sens il faut l'entendre pour éviter tout panthéisme : Dieu est l'être de toutes choses, non par essence, mais en tant que cause efficiente et exemplaire. C'est bien en ce sens que l'entend notre auteur, comme le montre la phrase suivante.

dans l'homme intérieur se fond et s'écoule dans l'amour. Et cet amour est si fort et si véhément qu'il ne me reste presque plus rien de moi-même, et je ne me sens plus qu'indigence et pauvreté ; car il exige de moi tant et de si grandes choses que j'aurais beau donner tout ce que j'ai et tout ce que je puis, je paraîtrais cependant n'avoir rien donné.

Mais dans cette extrême pauvreté, que dis-je, dans ces sublimes richesses, je ne trouve rien de plus salutaire et de plus agréable à Dieu que de me résigner pleinement en tout ce qui peut m'arriver. Il acquittera à ma place ce qu'il me demande. Pour moi je n'aurai plus de recherche personnelle. Uni à Dieu, je ne m'aimerai moi-même et toutes choses qu'en lui, par lui et à cause de lui. Dieu veut que je m'aime moi-même de la même manière qu'il m'aime lui-même, et non d'une autre façon, c'est-à-dire que je devienne tout à fait sien et tout à fait transformé en lui. Et lorsque je m'aimerai moi-même et toutes choses de cette sorte, je n'aimerai plus rien en moi ni de moi que mon Dieu.



CHAPITRE XIV

Que de l'amour de Dieu provient pour l'homme la véritable sécurité.

JE vous rends grâces, ô ma lumière, lumière éternelle, lumière inaltérable, Bien suprême et immuable, en présence duquel je me tiens, comme un pauvre et humble serviteur ! Grâces à vous ! voici que je vois, je vois la lumière qui luit dans les ténèbres.

— Et que vois-tu dans cette lumière ?

— Je vois, ô mon Dieu, que vous m'aimez ardemment, et que si je demeure en vous, il est impossible que vous ne preniez pas soin de moi, en tout temps, en tout lieu, en toutes occasions ; vous ne pourriez pas davantage, je le vois, vous désintéresser de vous-même. Et vous vous offrez à moi sans aucune réserve, pour être tout mien, si de mon côté je suis tout vôtre. Et quand je vous appartiens ainsi, vous m'aimez de cet amour éternel dont vous vous aimez vous-même. Alors vous jouissez de vous en moi, et en retour, par votre grâce, j'y jouis de vous. Quand c'est là que j'aime, je n'aime pas autre chose que vous, parce que vous êtes en moi et que je suis en vous, dans une union si intime que rien jamais ne pourra la briser.

Lorsque nous aimons en nos frères le bien et la vertu, n'est-ce pas vous que nous aimons, Seigneur, comme vous vous aimez en eux ?

Si je demeure ainsi entièrement et intégralement en vous, il est aussi impossible que je périsse qu'il le serait que vous périssez vous-même. Et dans cette union, je n'ai pas besoin de me détourner des créatures quelque viles et dépourvues de beauté qu'elles me paraissent, car toutes choses ont été créées excellentes ; mais je dois me tenir dans ce juste milieu qui me permette de m'incliner

vers elles sans attachement sensible et de m'en détourner sans regret et sans peine.

Considérant dans cette lumière la partie inférieure de mon âme, je m'y vois environné de ténèbres épaisses et j'y suis en abomination à moi-même, au point de pouvoir à peine me supporter. Là je suis continuellement en butte aux opprobres de mes ennemis, assujetti comme je le suis à ces multiples empêchements, à ces soins inutiles qui me gênent trop souvent, et qui s'efforcent d'arriver à dominer même dans la partie supérieure, comme elles se réjouissent de posséder parfois la partie inférieure.

Mais voici que, me tenant en votre présence, ou plutôt étant en vous et non en moi, j'entends une voix qui vient à mon secours et qui dit à ceux qui me harcèlent et me troublent : « *N'approchez point d'ici, car le lieu où il se tient en moi est un lieu saint et sacré*¹ ; vous n'y avez nulle part, et vous ne pouvez y pénétrer. »

Et eux de répondre : « Qu'importe que nous ne puissions atteindre où il est ; combien de temps s'y maintiendra-t-il ? Nous le verrons bientôt retomber vers nous dans ces ténèbres qui lui sont familières et nous le posséderons comme autrefois. »

Jusques à quand, ô Seigneur, mes ennemis et les vôtres insulteront-ils à votre temple et au trône de votre gloire ? Jusques à quand, Seigneur, mon âme devra-t-elle chercher à se défendre jour et nuit contre ces adversaires redoutables ? Quand périront-ils tous pour ne plus se relever jamais ? L'un dit : « C'est moi qui régnerai. » « Non, c'est moi », dit un autre. « C'est moi, dit un troisième, qui occuperai le premier la place. » Chacun de ces vains et indignes simulacres veut s'installer et régner dans votre propre royaume. Ô Seigneur, je vous en supplie, que ce Dagon² maudit qui s'est établi près de

¹ Exod., III, 5.

² I Reg., V, 4. Dagon, dieu des Philistins.

l'arche de votre Alliance éternelle, et ce qui est pis encore, hélas, qui s'est installé parfois sur l'arche même, soit précipité la face contre terre, et que, brisé et à jamais réduit à l'impuissance, il ne puisse plus reprendre la place qu'il avait usurpée. Que toutes les idoles des péchés et des vices soient précipitées du trône de votre gloire, afin que vous y régniez seul et que je ne sois plus désormais cet être misérablement instable qui s'échappe incessamment et qui fuit loin de vous.



CHAPITRE XV

Que l'amour de la justice et de la vérité, et la recherche de la gloire de Dieu en toutes choses consistent à demeurer en la croix.

CELUI qui demeure véritablement attaché à la croix du Seigneur, qui embrasse la croix, celui-là aime la justice et la vérité ; il ne recherche en rien son avantage ; il n'ambitionne aucun honneur, aucune gloire, ni pour le temps, ni pour l'éternité ; mais en tout temps et en tout lieu, il ne recherche que la gloire de Dieu.

D'où il suit que si, par impossible, il y avait un plus grand honneur et une plus grande gloire pour Dieu à ce qu'il fût éternellement au fond de l'enfer plutôt que dans la gloire éternelle de Dieu et des anges, il ne pourrait, sous ce rapport, vouloir autre chose, et il n'y sentirait intérieurement ni contradiction ni répugnance. Que s'il en est ainsi, bien mieux, puisqu'il en est ainsi en vérité pour les événements de la plus grande importance, combien plus pour les petites choses et les petits événements qui surviennent chaque jour, les embarras, les ennuis, les peines de corps et d'esprit, qui arrivent par la permission de Dieu.

L'âme doit donc se dépouiller entièrement et à fond de la recherche du moi, et s'unir en tout à la volonté et à la disposition divines, et ne pas osciller d'ici de-là au vent des accidents : si elle s'arrête à ces accidents, si peu que ce soit, par un choix libre et une satisfaction personnelle, alors, en vérité, elle ne possède plus, elle ne goûte plus cet Être unique et immuable, pour qui est tout ce qui existe.



CHAPITRE XVI

**Que l'âme libre de toute propriété est partout
en sécurité en Dieu.**



Le voyageur qui ne porte rien avec soi est toujours en sécurité.

« Je suis à toi, dit la Vérité ; qu'as-tu encore à chercher ? Que te manque-t-il, ou qu'y a-t-il, qui puisse te déplaire en moi, pour t'inquiéter des choses et des événements extérieurs, qui, de quelque façon qu'ils arrivent, ne peuvent en réalité ne rien te donner ni rien t'enlever ? Est-ce que tu crois pouvoir rencontrer la béatitude dans cet état de voie où tu te trouves ?

« Pourquoi ne pas chercher, au contraire, à te persuader plus intimement encore que ta situation est celle d'un pèlerin, d'un exilé, d'un homme chargé de liens et assujetti de bien des façons à une servitude étrangère ? Remémore-toi les choses extérieures, quelles qu'elles soient. Si tu me restes uni, si intérieurement tu me restes fidèle, si tu vis dans mon intimité, tu verras que, de quelque manière qu'elles arrivent, elles ne sont en réalité pour toi ni un empêchement ni une aide.

« Sois donc ce voyageur qui ne porte rien avec soi, ne te charge d'aucun fardeau, dégage-toi de toute entrave extérieure ou intérieure, afin d'être tout à fait libre dans la région supérieure de ton âme. Si tu es tel, partout, toujours et en toutes circonstances, tu marcheras en toute sécurité, parce que tu n'as rien que tu puisses perdre. Mais, si tu as et possèdes quelque chose comme ta propriété, non seulement des biens extérieurs, mais même des biens intérieurs et spirituels, je comprends que tu craignes de perdre quelque chose, car ces biens ne sont pas en sécurité, et ils sont ouvertement exposés aux coups de tes adversaires.

« Mais si tu es tout à fait pauvre et entièrement dépouillé, si je suis ta richesse, ta parure, ta gloire, ta force, sois sans crainte, car je ne puis me perdre moi-même.


« Quant à ce que tu as à faire extérieurement, fais-le de ton mieux et avec joie, de jour et de nuit, et montre-toi satisfait de tout ; car les choses ne seront jamais tellement repoussantes, tellement mauvaises, tellement désespérées, tellement abjectes, ni les événements de la vie tellement accablants, que ne puisse demeurer ferme et inébranlable toujours cette suprême résolution de stabilité qui voit avec indifférence tous les événements extérieurs, de quelque façon qu'ils puissent se produire.

« Qu'importe que ceci ou cela arrive de tous ces événements que l'esprit peut conjecturer ? Est-ce que moi, qui suis ta vie, je ne vis pas ? Crois-tu que je me laisse aller et que je vacille comme toi au gré de tous les accidents ? Voici que je suis tout tien, que peux-tu désirer encore ? Si je suis à toi, est-ce que je ne te suis pas toutes choses ? Pourquoi donc ne pas t'établir à demeure en moi pour jouir de moi, qui suis le Bien suprême, le Bien immuable, le Bien excellent entre tous, pour qui tu es fait ? Ne t'ai-je pas promis que je prendrai soin de toi en tout ce qui peut arriver, et que je serai toujours avec toi, quelque part que tu ailles, pourvu que tu me sois fidèle ? Et si je suis ta vie, comme je le suis en effet, tu pourras te passer de tout le reste, sans aucun détriment pour toi-même. Est-ce que toutes choses ne doivent pas un jour t'abandonner ? Si tu t'appuies sur elles, toujours tu sentiras ta misère, toujours tu sentiras ton abandon. Et quand tout arriverait au gré de tes désirs et que toutes choses fussent mises à ta disposition, ce ne sont pas elles, à l'heure de ta mort, si tu m'as excepté et si je suis absent, qui pourront te donner confiance et sécurité. »



CHAPITRE XVII

À quoi l'homme spirituel, et surtout le religieux,
quand il est à l'office divin, doit s'exercer.

N tout temps, en tout lieu et en toute occasion, mais surtout et principalement à l'office divin, je me tiendrai devant Dieu tout entier, sans rien lui soustraire, dans l'humilité du cœur et du corps, m'humiliant avec amour devant tout le monde, allant chercher mon refuge, comme un tout petit enfant, comme une pauvre petite brebis, comme un poussin errant et solitaire, sous la garde et sous les ailes du Seigneur Jésus.

Et puis, avec le plus grand respect je vivrai devant sa face, à *visage découvert*¹, sans agitation, sans trouble, l'âme dans la paix, dans la dignité et la gravité, tant au dedans qu'au dehors : au dedans, pour me mettre en garde contre tout assujettissement préjudiciable qui me viendrait soit des créatures, soit de quelque attache ou de quelque crainte exagérée, du souci de mes aises ou de l'appréhension des incommodités ; au dehors, pour me prémunir contre la mollesse, l'inconstance, les occupations superflues, les distractions des sens. Et ainsi, l'âme refaite, et l'esprit en pleine possession de lui-même, je pénétrerai le sens et l'intelligence des Saintes Écritures et des mystères.

Ma mémoire s'efforcera d'écarter ces multiples souvenirs qui ne seraient pas de saison, s'appliquant simplement et tranquillement à la besogne du moment, libre et dégagée de toute anxiété et de toute attache pernicieuse, écartant la prévision troublante des événements qui pourraient arriver ; oublieuse d'elle-même, résignée totalement à la volonté de Dieu, en paix pour

¹ II Cor., III, 18.

toutes choses : elle ne sera tourmentée ni par des désirs immodérés, ni par des appréhensions alarmantes. Ma raison, dégagée d'entraves, s'efforcera de suivre la sagesse éternelle, la vérité immuable, la justice, l'équité et la paix, ces divins attributs qui se montrent dans toutes les dispositions de la Providence, considérant et acceptant tout ce qui est et tout ce qui peut arriver, dans la vérité et la sagesse, c'est-à-dire dans leur véritable réalité. Enfin, la volonté elle-même, réformée, se donnera à toute occupation avec promptitude et joie.

C'est ainsi que l'âme doit s'efforcer de progresser chaque jour en Dieu, de se détacher d'elle-même, de se perdre tout à fait en lui pour ne se plus retrouver jamais, et d'arriver à cet anéantissement profond, à ce mépris entier de soi, qui la fait mourir à elle-même et à toutes choses en Dieu, afin de ne vivre que de lui et d'opérer toutes choses par lui.



CHAPITRE XVIII

Qu'il n'y a rien de plus doux et de plus glorieux pour l'âme que d'adhérer au souverain Bien et de se rendre conforme à la Sainte Trinité.



TOUTES choses considérées à fond et discutées avec soin, je ne trouve rien de plus doux, de plus fort, de plus honorable, de plus agréable à Dieu, rien qui soit plus débordant de gloire et d'allégresse, rien où l'âme, échappant à l'indigence, trouve une richesse plus opulente que de s'unir pleinement au Bien souverain et immuable qui, toujours, de toute éternité, est invariablement le même, que nuls accidents ne peuvent atteindre, qui domine le temps et l'espace ; et qu'ainsi l'âme soit ramenée à sa conformité première et qu'elle ne fasse qu'un avec l'*Un même*, c'est-à-dire avec Dieu.

Car, comme Dieu, qui est le Bien suprême, est la vertu, la vérité, la justice, la paix, la mansuétude, la bonté, la sagesse éternelle, l'invariable équité et jouit de lui-même en toutes choses, et s'aime en toutes choses ; ainsi l'âme, devenue par participation ce que Dieu est, surabonde d'allégresse en toutes choses. Elle jouit du repos divin et de l'activité divine, d'autant plus grande en Dieu qu'elle est plus petite en elle-même, parce qu'en toutes choses, elle s'est oubliée elle-même pour passer en Dieu.

Voici qu'elle est couverte de la lumière de l'éternelle sagesse comme d'un vêtement, et protégée de tous côtés par la vérité et l'équité comme d'un bouclier invincible et elle est embrasée de l'ardeur de la charité. Car comme le fer incandescent devient feu, ainsi l'âme, unie à l'amour, devient tout amour, sans perdre pour cela son être propre, qui restera éternellement distinct de Dieu.

C'est pourquoi l'âme unie à Dieu doit faire tout ce qu'elle fait uniquement par Dieu et en Dieu. Qu'elle

porte donc fréquemment le regard vers la vérité, l'éternelle sagesse, la justice et le souverain Bien qui regarde les choses les plus diverses et les plus dissemblables, les bonnes et les mauvaises, celles de l'esprit comme celles de la matière, sans rien perdre de son immobilité.

Ainsi l'âme elle-même doit s'efforcer, de tout son pouvoir, de s'identifier en quelque sorte avec ce regard divin et s'oublier elle-même, autant qu'elle peut. Ce regard s'étend à l'infini, rien ne le limite ; il est si puissant, si pénétrant et si fort, que rien de tout ce qui lui est étranger ne peut subsister devant lui, parce que tout ce qui n'est pas la vérité, ou dans la vérité, est vanité, et la vanité n'a jamais pu et ne pourra jamais soutenir l'éclat de la vérité.

Ainsi l'âme devient conforme à la Sainte Trinité, selon son mode, par les trois puissances qu'elle possède.

Elle est semblable au Père éternel, qui est sans principe et ne procède de personne, par la mémoire, qui, d'une certaine façon, contient et retient en soi toutes choses, et de laquelle procèdent toutes choses. Par la mémoire, l'âme est donc conforme au Père, si elle est exempte et libre de toute image étrangère qui viendrait l'altérer, si elle n'est pas le jouet des imaginations, si elle agit en tout avec une pleine maîtrise, et dédaigne, dans sa noblesse, tout ce qui est vil.

Elle est semblable au Fils qui est la vérité même et l'éternelle sagesse, par la raison, par laquelle elle lui est conforme si, en toutes choses, elle marche en présence de la vérité, et si toutes choses, temporelles ou éternelles, extérieures ou intérieures, bonnes ou mauvaises, favorables ou défavorables, si tous les événements, en un mot, sont estimés par elle pour ce qu'ils sont. Si elle est telle, l'anxiété pourra difficilement l'atteindre.

Elle est semblable enfin à l'Esprit-Saint par la volonté, lorsque la mémoire ne recevant rien d'étranger ou d'inutile, la raison ou l'intelligence n'acceptant rien

que de bon, de vrai et de juste, l'âme s'y porte de tout l'amour de sa volonté et veut puissamment ce que la mémoire et la raison indiquent qu'il faut vouloir et aimer.

Telle est la vraie félicité de l'âme. Et cette âme sera d'autant plus agréable à Dieu et proche de lui dans la béatitude suprême, qu'elle aura été, dès le temps présent, plus proche de la perfection et plus conforme à la divinité.

Quand l'homme en arrive à s'écouler tout entier dans cette immensité divine où sont la vérité, la paix, la charité et ces qualités éminentes que nous avons énumérées, que nous nommons les attributs de Dieu, et qui sont toujours et nécessairement l'objet de son amour et de sa jouissance : alors les choses du dehors, les événements, quels qu'ils soient, favorables ou défavorables, espérés ou appréhendés, rien en réalité, de tout cela ne peut aller jusqu'à atteindre l'âme dans cette souveraine conformité qu'elle a avec Dieu et où toutes ses puissances sont réformées. Et bien que nous ne puissions éviter d'être impliqués en bien des accidents, tant que nous vivrons ici-bas ; cependant nous devons prendre garde avec grand soin que la partie supérieure de l'âme ne soit point troublée. Mettre l'ordre en tout, faire que tout aille bien, se prêter, dans la mesure nécessaire, aux choses extérieures, que ce soit là l'office de Marthe, mais de Marthe seule. Qu'elle demeure occupée dans les choses inférieures, qu'elle en ait soin, qu'elle s'inquiète même, s'il le faut ; mais que Marie adhère à l'unique nécessaire, qu'elle ne s'occupe que du Verbe éternel, de la justice, de la sagesse, de la vérité et de la paix, de sorte que, dans un seul et même homme, les deux vies, chacune dans leur sphère, puissent parfaitement s'exercer.



CHAPITRE XIX

Que le souverain bonheur pour l'homme juste est d'être uni à Dieu et le malheur suprême d'en être séparé.

LES angoisses me serrent de toutes parts¹, j'ai des luttes à soutenir et des tribulations à porter, si je ne me mets pas fréquemment et avec le plus grand soin en présence de Dieu, pour vivre toujours sous son regard ; car c'est là qu'est pour moi le souverain bien : hors de là c'est l'extrême misère.

Puissé-je persévérer dans cet exercice, afin qu'au moins je puisse contempler un jour la lumière dans cette lumière même². Que la Sagesse se montre à moi et qu'en elle je puisse regarder toutes choses comme elles sont en elles-mêmes. Que je voie enfin cette pure et suprême Vérité, pour qu'elle me donne par elle-même la vérité sur toutes choses. Qu'elle m'éclaire sur moi-même et me montre que je ne suis qu'un pur néant et qu'en moi il n'est rien de moi-même, sinon ce qui, selon la vérité, doit être méprisé et foulé aux pieds par toutes les créatures.

Alors établi comme totalement en dehors de moi-même, me regardant de loin et me méprisant, et comme perdu dans cette pure Vérité qui est la Vérité de toutes choses, je n'aurai d'autre regard que le sien, elle qui pénètre tout, hauteur, profondeur, longueur, largeur ; je contemplerai toutes choses comme elle, avec une souveraine sérénité, regardant avec égalité d'âme tout ce qui peut me paraître contraire et gardant la paix au milieu même de l'agitation.




¹ Dan., XIII, 22.

² Ps. XXXV, 10, *in lumine tuo videbimus lumen.*

CHAPITRE XX

Prière de l'homme environné de ténèbres, pour obtenir l'illumination du cœur.

 IMMUABLE Vérité, lumière de mes yeux, sagesse, justice et paix éternelle, mon unique bien, ma force et ma louange, avec vous je cours et rien ne m'arrête, sans vous je succombe oppressé ; moi, petit enfant, moi votre pauvre serviteur, sans dons intérieurs ni extérieurs, le plus petit dans la maison de mon Père, la tête inclinée et le cœur humilié, je vous salue de loin, ne pouvant me fixer en vous par une pureté suffisante.

Enlevez le voile qui me gêne, purifiez ma vue, afin que je vous voie manifestement, afin que débarrassé des ténèbres du cœur, mon âme, joyeuse, exulte dans votre lumière, qu'elle coure avec légèreté et que, dans une douce jubilation, elle vous loue et vous exalte. Et qui pourra vous suivre là où vous irez, Seigneur Jésus ? Qui pourra, des mortels, poursuivre l'éternelle sagesse, *qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose de toutes choses avec douceur*¹ ? Et voici qu'en votre présence mon cœur et mes yeux laissent couler des larmes pour que cette grâce me soit accordée ; mais c'est à peine s'il m'est donné de vous suivre quelque peu, trop lié et trop enchaîné que je suis par moi-même.

Est-ce que vous vous tiendrez à l'écart de ce malheureux qui vous prie ? Est-ce que vous, qui pouvez tout, vous ne le visiterez pas ? Oui, vous aurez pitié de ces liens, de ces empêchements qui me retiennent et qui m'enserrent, et vous me replacerez à mon premier rang près de vous, afin qu'affranchi de toute servitude étrangère et libéré de moi-même, je sois tout vôtre.

¹ Sag., VIII, 1.

« Tu pourras me suivre d'autant plus près, dit la Vérité, que tu te seras plus éloigné de toi-même. Fais donc ce que tu peux, surveille incessamment ton extérieur, ne cesse pas de travailler ton intérieur, jusqu'à ce que tu sois tout à fait changé en moi et que tu te sois complètement dégagé de toi-même.

« D'où vient, penses-tu, que la voix de la tourterelle¹ ne s'entend déjà plus si souvent sur notre terre des vivants ? Peut-être parce que tu n'es pas une tourterelle amoureusement gémissante, et que tu as encore un compagnon et un amant dans la terre des mourants. Car, dans notre terre, la voix de la vraie et chaste tourterelle, dont la voix est douce et la face agréable, se fait entendre fréquemment. »



¹ Cant., II, 12.

CHAPITRE XXI

Que le vrai pauvre en esprit se glorifiera
dans sa pauvreté et son néant.



*J*e me glorifierai volontiers dans mes infirmités¹, dans ma pauvreté, c'est-à-dire dans ce rien que je suis par moi-même, afin que la vertu, la force et les vraies richesses du Christ habitent en moi. De moi-même, je désespère totalement, je ne mets en moi aucune confiance, je ne me reconnais aucune force, et rien ne m'est dû que le malheur, la tribulation et l'angoisse. Et je ne désire pas être quelque chose, afin que vous, le Bien suprême, me teniez lieu de tout, qu'en vous soit toute ma gloire, et que je reste dans mon néant.

Car je suis pauvre, errant, je suis comme une brebis perdue, *une colombe facile à tromper et qui manque d'intelligence*², *un roseau agité par le vent*, une vigne corrompue produisant des épines et des ronces, malheureux et misérable, obscur et ténébreux, livré à la vanité, à une incessante versatilité, allant de-ci de-là avec une facilité déplorable. Et s'il y a quelque chose de bien en moi, s'il y a en moi quelque vertu, quelque équité, quelque justice, quelque vérité et quelque paix, cela vient de ce que vous-même êtes le bien, la vertu, la justice, la vérité ; vous êtes donc tout, et je ne suis rien.

Et de même que le fer tout en ignition peut dire : je brûle, certes, mais du feu qui est en moi, car je ne suis pas le feu ; de même que la lampe peut dire : je luis, certes, mais de la lumière qui est en moi, car je ne suis pas la lumière ; et comme tout instrument approprié au travail peut dire : j'opère, mais par la main de l'artisan ;

¹ II Cor., XII, 9.

² Osée, VII, 11.

ainsi l'âme est dite brûler, non d'elle-même, mais de l'amour qui est en elle ; elle est dite luire, non d'elle-même, mais de la lumière de la sagesse et de la vérité qui est en elle ; elle est dite opérer, mais c'est Dieu qui opère tout par elle. Si ces choses, c'est-à-dire l'amour, la sagesse et la lumière se retirent d'elle, elle reste froide et ténébreuse.

L'instrument, quelque apte qu'il soit, gît complètement inutile et improductif, à moins que la main de l'ouvrier n'opère par lui. Ainsi l'âme, malgré la noblesse de son origine, malgré le génie et l'intelligence qu'elle a reçus, gît tout à fait inutile et infructueuse, à moins qu'en toutes ses œuvres Dieu n'opère par elle.



CHAPITRE XXII

Du véritable abandon.

COMME les événements sont extrêmement variés, que des accidents divers arrivent sans qu'on ait pu les prévoir, alors que les prévisions les plus alarmantes souvent ne se réalisent pas, il n'y a rien de mieux pour l'homme, dans cette misérable vie, rien de plus pacifiant et de plus agréable à Dieu, que de demeurer, parmi tant de vicissitudes, sans préoccupation de soi-même : qu'il dédaigne de s'affecter de ce qui peut lui manquer, ou troubler ses aises et son repos, remettant d'un cœur libre au Seigneur le soin d'opérer son salut par les moyens qu'il lui plaira, par les commodités ou les incommodités, la consolation ou la désolation, la mort ou la vie, les ténèbres ou la lumière, en un mot, de quelque façon qu'il lui plaira.

Qu'il renouvelle fréquemment cette complète résignation au Seigneur, qu'il accepte de sa main tout ce qui pourra survenir, comme étant ce qui peut lui arriver de mieux. De la sorte, il sera délivré de toute sollicitude au sujet des événements de chaque jour, sans se demander ce qu'ils seront, car ces événements, en soi, ne sont ni bons ni mauvais ; et il ne sentira pas dans son fond vif d'inclination pour les uns et d'aversion pour les autres, mais, de quelque façon qu'ils arrivent, il les trouvera bons, dans l'intime de son être, c'est-à-dire qu'il se trouvera toujours satisfait des dispositions de la Providence.

Quant à l'inclination naturelle vers ce qui plaît et l'aversion de ce qui déplaît, et à toutes ces choses qui peuvent être aussi bien le partage des méchants que des justes, il ne s'y prêtera qu'autant qu'il y verra une occasion d'avancement.

Ainsi il s'habituera à se fonder, à se reposer pleinement sur le Bien unique, suprême, éternel, immuable,

que nul accident ne peut atteindre, qui, alors que tout l'abandonnerait ne l'abandonnera pas, mais dans le délaissement le plus extrême, comme un véritable ami, toujours lui demeurera fidèle. Avec lui, il se maintiendra toujours et il ne cessera de marcher devant lui, nuit et jour dans la vérité.

La sagesse l'accompagnera ; elle l'affermira de telle sorte qu'il ne fléchira jamais ; *avec lui, elle descendra dans la fosse, et ne l'abandonnera pas dans les chaînes*¹ ; dans ses incertitudes, elle saura lui montrer la pure vérité ; c'est en elle qu'il contempera toutes choses, selon son mode, comme cet unique, suprême et immuable Bien dans lequel il est fondé les voit et les a vues, quand, par son éternelle sagesse, il a tout fait. C'est cette même sagesse qui se fera sa compagne, dans la route, à la maison, en tous lieux et en tous temps, lumière indéfectible dans les ténèbres, commerce plein de douceur, société agréable entre toutes dans le silence et le loisir, onction intérieure qui adoucit toute tribulation.

Vivant dans l'amitié d'une telle compagne, il n'aura besoin de rien, mais il abondera intérieurement de toutes choses, car il possède le bien qui renferme tous les biens. Et dans sa pauvreté, c'est-à-dire dans cette privation de tout soulagement et de toute humaine consolation, et dans l'abandon qu'il a fait de toutes choses, il se verra intérieurement, dans la société de cette compagne céleste, aussi riche, aussi opulent que s'il était le maître du monde. Qu'il soit revêtu d'un sac, couvert de cendre, privé de la lumière temporelle, qu'il soit le dernier, méprisé de tous, qu'il se cache dans un angle de la maison, qu'il soit chargé d'incommodités, ou, au contraire, qu'il soit dans les dignités et les honneurs, et qu'il doive les subir par nécessité : rien de tout cela ne le touche, car tout ce qu'il peut désirer, il l'a dans la

¹ Sap., x, 13, 14.

Sagesse même, et les adversités et les incommodités n'enlèvent rien à sa plénitude.

Telle est la voie droite des élus de Dieu, c'est-à-dire la voie de la vérité et de la sagesse. Ceux qui la tiennent courageusement au milieu de toutes les difficultés parviennent heureusement à la fin désirée, de sorte que le malin esprit ne pourra rien trouver en eux, ou trouvera peu de chose de ce qui lui appartient, au temps de leur sortie de ce monde.



CHAPITRE XXIII

De l'opulence du pauvre d'esprit.

LE véritable pauvre en esprit, soutenu par le Seigneur, peut dire, en se tenant dans la partie supérieure de l'esprit : Voici que je suis riche et dans l'abondance, puisque je possède tout ce que je désire en ce monde ; et ce que je puis posséder des biens créés, c'est comme si je ne le possédais pas, parce que je ne me sens pour rien aucune attache dérégulée, et que je puis m'en passer sans aucun détrimement pour moi-même.

La Vérité souveraine, immuable et toute pure habite dans la partie supérieure de l'esprit et me montre ses ineffables richesses à quoi rien ne se peut comparer : c'est le Verbe unique et simple en qui toutes choses sont contenues, et, en dehors de lui, je ne désire rien. Là m'est montré le non-être que je suis par moi-même et que sont toutes ces choses étrangères à Dieu, auxquelles l'âme peut se laisser entraîner ; là, toutes choses m'apparaissent sous leur véritable jour. Tous les accidents de la vie, tous les événements de ce monde, je ne les regarde pas du dehors ni d'en bas, sous l'impression changeante de la sensibilité, mais je les regarde d'en haut, et la Vérité crie devant moi d'une voix terrible à ces mille choses étrangères qui ne sont pas elle : « N'approchez pas d'ici, car l'endroit où il est est saint. »

C'est ainsi que fréquemment la vérité me montre sa face, au cœur, sur la couche de mon repos, à table, en cellule, dans les tumultes extérieurs, dans les travaux et les occupations variées ; et elle m'enseigne à ramener en moi à la simplicité toute cette multiplicité du dehors, sous le regard puissant de ma vie intérieure.

Et cette face de la vérité exerce une telle influence, que le cœur et le corps lui-même la ressentent ; de sorte que non seulement les fondements, mais les gonds et les

portes du temple du Seigneur¹ sont ébranlés ; tout en moi se met en mouvement pour correspondre à cette action, pour s'y donner sans empêchement, pour s'élan- cer vers la lumière qui se montre, pour lui offrir inces- samment tout ce qui est, tout ce qui pourra être, la créa- tion tout entière, pour le temps et pour l'éternité.

Oh ! alors ce me serait une grande consolation et un allègement de cœur, si d'âme et de corps je pouvais me prosterner, m'humilier, m'abaisser au-dessous de tout le créé. Cette lumière de la vérité me réduit presque au néant, quand je me considère moi-même et tout ce qui n'est pas elle ou en elle ; elle me montre que tout ce qui n'est pas uni au Seigneur n'est rien.

Et après que je me suis ainsi réduit à rien, elle s'em- pare de ce regard que je fixe sur elle de toute l'ardeur de mon être, et, l'attirant à soi, elle l'unit étroitement à son propre regard, pour qu'ils ne fassent plus qu'un, et, qu'à l'abri de toute distraction, et dans la mesure du possible, je considère en elle et avec elle tout ce qui est ou peut être, comme elle-même le considère.

Par là, je perds toute préoccupation inutile de moi- même, et, d'avance, je me trouve consolé de tout ce qui peut m'advenir. Tout ce que l'immuable Vérité permet à mon égard, tout ce qui vient de la disposition éternelle de mon Seigneur, à qui j'ai résigné ma vie et ma mort, tout ce que je suis et tout ce que je puis être, pour le temps et pour l'éternité, j'y acquiesce et je m'y sou mets, sans présomption téméraire et sans recherche aucune de mes commodités.



¹ Amos, IX, 1.

CHAPITRE XXIV

Du bonheur de l'âme qui se tient au-dessus de toute élévation et au-dessous de tout mépris.



VOICI ce que dit la Vérité : « Ce que les choses sont pour moi, qu'elles le soient pour toi, selon le mode de la créature. »

Tout ce qui peut se présenter à l'esprit de ce que l'âme humaine peut désirer en dehors de Dieu, quelque saint que soit en apparence l'objet de ce désir, s'il ne peut rendre ni plus heureux ni plus saint quand on le possède, ni moins heureux ni moins saint quand on ne le possède pas, tout cela ne doit pas plus exciter mon désir que le bois aride ou la fleur foulée aux pieds ; tout cela n'a plus de charme pour moi. Et quant aux choses que la sensibilité fuit et évite autant qu'elle peut, je puis les supporter d'un cœur humble et dégagé. Ainsi, et ce que l'on désire et ce que l'on fuit, je veux les dominer d'un regard indifférent.

J'honore de cœur tous les hommes, je considère chacun d'eux comme le trône de la gloire de la Sainte Trinité et comme devant me dépasser à l'infini dans la future béatitude ; bien plus, je ne me reconnais pas même digne d'y être le plus petit, ni même de présumer d'atteindre une telle hauteur. Ainsi, je les honore tous, et le respect que je leur porte est sincère et ne provient nullement de la crainte que pourrait m'inspirer leur situation et de ce que je pourrais avoir à en souffrir.

Qu'importe que je sois humilié, que je sois en butte à la malveillance, au mépris, alors que je n'y suis pour rien ? Qu'importe que je sois le dernier de la maison, le moins estimé, celui dont personne ne s'occupe, que je sois mis au rebut comme un vase inutile, pendant tous les jours de mon exil ? Qu'importe toutes ces souffrances que la sensibilité appréhende ? Toutes ces

choses peuvent-elles arriver jusqu'à moi, quand mon âme se meut dans les hauteurs, ou plutôt quand elle est mue par Dieu, et porte d'une façon passive son action ? Quand en dehors de là, elle ne désire et n'appréhende rien ? Mon âme, devant la face et dans la face de la Vérité immuable, se tient au-dessus de toute exaltation extérieure, et au-dessous de toute humiliation qui pourrait lui venir des hommes mortels ; elle reste intangible à toute tribulation et à toute incommodité.

Je vous appelle donc bienheureux, je vous appelle glorieux, et nuls autres que vous, ô vous qui êtes ainsi élevés au-dessus de tout ce qu'on peut désirer, qui vous êtes placés volontairement au-dessous de tout ce qui rabaisse. Oui, je vous appelle bienheureux, qui que vous soyez, et quel que soit votre rang, soit que vous vous trouviez engagés dans les honneurs et les dignités, ou que vous soyez dans le mépris et l'abandon. Et, de ce point de vue où je vous considère, je ne fais attention ni à l'habit ni à la taille, ni à l'état, ni au rang, ni à la santé du corps, ni à la pompe extérieure, ni à tout ce qui est éclat et attire le regard, parce que tout cela n'a aucune importance aux yeux de Dieu et que, par suite, il faut en faire peu de cas.

Je veux m'appliquer à moi-même ces considérations, et ne me mettre nullement en peine de tous ces dehors, d'être revêtu d'un sac ou d'un vêtement précieux, d'être relégué dans un angle de la maison ou ailleurs, d'être considéré ou méprisé, de voir que les autres me sont préférés : toutes ces choses, de quelque façon qu'elles se présentent, ne peuvent m'atteindre. Car elle est bien médiocre et bien faible la conduite spirituelle intérieure, et l'âme bien débile et bien exposée aux tribulations, quand on est agité et qu'on hésite devant ces choses qui devraient nous rester étrangères et qui inspirent encore des attractions ou des répulsions. Et c'est une honte, en présence du Seigneur, qu'une âme si noble et

qui peut atteindre au Bien suprême s'arrête à des objets aussi vils et aussi indignes d'elle.



CHAPITRE XXV

De la double région de l'âme : l'une, inférieure, qui est la région de la sensibilité ; l'autre, supérieure, qui est la région de l'âme réformée.



LA région inférieure, c'est-à-dire la région de la sensibilité est pleine d'agitation, de trouble et de combats. C'est pourquoi il faut se hâter, en y employant toutes ses forces, d'atteindre à la région supérieure, où l'âme trouve sa stabilité. Et là quand nous nous posséderons pleinement dans la vérité, nos pas ne seront plus entravés mais nous marcherons librement et en toute aisance avec le Seigneur, regardant toutes choses avec lui. Avec lui nous irons à tout ce qui est, à tout ce qui se fait, pour rentrer de nouveau en lui, trouvant par Dieu la paix et le repos en toutes choses, même si la région inférieure avec ses puissances se trouvait agitée et avait à lutter contre les passions et les inclinations vicieuses ; car, quelque progrès que nous ayons pu faire, la nature reste toujours la nature ; mais ces mouvements de la nature n'ont rien à voir avec cet état supérieur de l'âme, si toutefois celle-ci a prévalu et ne s'est pas laissé entraîner et soumettre par la nature.

Nous pouvons goûter, il est vrai, des consolations qui ne sont pas mauvaises en elles-mêmes ainsi que certaines dévotions sensibles qui nous donnent un certain repos, tout en restant cependant imparfaits et instables, sans être établis intérieurement dans la connaissance et l'amour de la vérité et de la justice ; et alors tous les jours de notre vie nous ne faisons que tourner dans le même cercle, désirant progresser et arriver à cette perfection où l'âme trouve sa stabilité ; mais n'y parvenant pas, parce que nous ne voyons pas la voie intérieure

qu'il nous faudrait suivre, à cause de ces objets extérieurs qui nous distraient et dont nous nous contentons, et ainsi nous n'avancions pas.

La voie directe par laquelle nous arrivons au souverain Bien, à notre première origine, à la véritable sécurité, à la divine paix, c'est d'aimer la croix du Seigneur, c'est de suivre la trace de ses pas, de ne pas vouloir trouver notre paix et notre repos dans les choses extérieures, dans les dévotions sensibles, de vivre sans le souci de rechercher ce qui nous plaît et d'éviter ce qui nous déplaît. Aussi longtemps que nous n'avons en vue que notre repos et notre avantage, nous ne cesserons d'être troublés et agités au gré de tous les événements extérieurs.

C'est pourquoi il faut incessamment rappeler notre âme de l'extérieur à l'intérieur, où la voie nous sera montrée par laquelle nous parviendrons à la paix suprême. Rien ne sert de nous montrer la voie, si, par expérience personnelle, nous n'avons pas reconnu, en rentrant en nous-mêmes, si nous n'avons pas aperçu, sous la pénétration de notre regard intérieur, cette voie qu'il nous faut suivre. C'est pourquoi nous demeurons dans nos sécheresses et dans nos ténèbres, parce que nous ne parvenons pas à la vraie réalité, à cette raison foncière et divine de tout ce qui est, et de tout ce qui se fait extérieurement, même les choses sacrées et spirituelles.

Quelque progrès que nous semblions avoir fait dans les biens spirituels aux yeux des autres, et quelle que soit notre réputation de sainteté, tout cela est peu de chose, tout cela est vain, si l'homme intérieur ne s'est pas renouvelé pour se conformer à Dieu. Mais si cet homme intérieur est devenu conforme à Dieu, oh ! alors, peu importe que Dieu nous ait refusé ces dons extérieurs qui tombent sous l'estime des hommes ; nous pouvons aisément nous en passer, car ils ne sont pas nécessaires.

Dans la mesure même où nous sommes heureux et saints dans notre fond intérieur, dans cette même mesure, tout ce que nous faisons extérieurement est sanctifié et plaît au Seigneur ; car les actions extérieures, à elles seules, ne nous sanctifient pas ; il faut les accomplir avec décence et avec ordre mais il ne faut pas s'y reposer. Souvent nous y trouvons un empêchement au progrès véritable, parce que nous nous y arrêtons ; nous nous y reposons, alors que nous ne devrions que les traverser, pour parvenir à la vraie, à la suprême sainteté.

Il est impossible que nous devenions vraiment spirituels et intérieurs tant que nous nous contentons des biens extérieurs, des signes et des symboles, sans vouloir aller au-delà. En vérité, si nous ne nous renonçons pas à fond, l'Esprit de vérité, *qui doit nous enseigner toute vérité*¹, qui doit nous donner de marcher constamment devant Dieu, dans cette voie intérieure, sans nous lasser jamais de suivre ses divines inspirations, cet Esprit de vérité ne viendra pas à nous.

*Et pourquoi dissipons-nous notre argent, alors que nous manquons de pain ? Et à quoi sert notre travail, s'il ne nous donne pas la subsistance*² ? Pourquoi n'achetons-nous pas à si bon compte la plénitude de toute jouissance et tout ce qu'il est possible de désirer ? Si, en effet, nous n'abandonnons pas ce que nous aimons et ce que nous possédons, nous n'obtiendrons jamais ce qui peut seul combler nos désirs.

De là viennent ces tristesses qui nous abattent, ces inquiétudes qui nous étreignent, ces vaines attaches où se disperse notre cœur ; de là viennent ces aversions ; de là vient que les événements de notre vie, qui sont des dispositions bienveillantes de la Providence à notre égard, nous déplaisent ; de là cette étonnante instabilité et ces

¹ Joan., XVI, 13.

² Isaïe, LV, 2.

tumultes intérieurs, même là où ils ne devraient jamais paraître ; de là ces soins et ces préoccupations qui nous possèdent tout entiers, parce que nous ne savons pas nous-mêmes nous en rendre maîtres, au point qu'ils nous maîtrisent et que nous nous laissons faire misérablement. Et tout cela vient de ce que nous vivons en dehors de nous-mêmes, et qu'au lieu de regarder d'en haut toutes ces choses infimes, elles nous dominent elles-mêmes, et c'est nous qui les regardons d'en bas.

Qui donc maintenant est dans les ténèbres parce que la lumière n'est pas en lui ? Qu'il vienne, celui-là, au Seigneur, qui est la lumière qui ne peut s'éteindre, et qu'il trouve intérieurement son appui sur lui¹.

— Où le chercher ? me dira-t-il.

Mais *ce Verbe est sur vos lèvres, il est dans votre cœur*², il est dans vos sens, il est en vous, il est hors de vous, il est au-dessus de vous, il est au-dessous de vous, il est partout, il vous environne, quelque part que vous alliez ; c'est le Verbe simple et unique, c'est l'Époux qui souvent fait sentir sa présence aux âmes qui le cherchent et qui l'aiment, qui, comme incessamment, se montre à elles dans le bien, la sagesse, la vérité, la justice, la paix, et qui, lumière éternelle, illumine tout ce qui vient à lui. Que nous reste-t-il donc à faire, sinon d'ouvrir les yeux afin de voir, de nous rendre compte de cette arrivée du Seigneur qui vient à nous, et de l'attendre en faisant bonne garde ?

Dieu vient donc en nous, mais par un intermédiaire créé, la grâce ; il vient comme il est en lui-même, comme sagesse, comme vérité, comme justice, en un mot avec tous ses attributs. Si déjà nous aimons Dieu et que nous sommes dans sa grâce, tout en nous coopère

¹ Isaïe, L, 10.

² Rom., x, 8.

au bien¹, tout, sans nulle exception, même les événements les plus contraires et qui paraîtraient des obstacles. Les passions mêmes, et les inclinations naturelles, et tout ce qui pourrait nous paraître empêchement, si nous veillons sur nous-mêmes, ne seront pas pour nous d'un petit profit ; car, lorsque l'âme se trouve combattue par elles, elles l'obligent à recourir au Seigneur, à rentrer en elle-même, à s'élever à cette région supérieure où elle leur est inaccessible. Et dès qu'elle sent sa vertu et sa force impuissantes, elle a recours alors à la véritable force, et elle s'humilie en expérimentant sa propre faiblesse.

Le Seigneur, qui nous a aimés éternellement d'un si grand amour, et qui nous en a donné des preuves si admirables, se donne, de plus, lui-même tout entier à nous ; comment pourrait-il permettre que quelque chose nous arrivât, sinon par amour pour nous et pour notre avancement ? Et si parfois il permet que nous souffrions, et s'il semble nous abandonner à cause de nos fautes, disons alors que tout est bien, et reconnaissons que nous avons mérité infiniment plus, et soyons dans la disposition de souffrir tout ce qu'il jugera bon.

C'est ainsi que nous devons nous servir de tout pour aller au Seigneur, conservant toujours la grâce en nous, et disant en toute tribulation et en toute peine, avec le prophète Jérémie : « *Cette infirmité m'est nécessaire, et je la porterai*². » Celui qui s'applique à suivre les mouvements de la grâce, celui-là comprend comment le Seigneur ordonne toutes choses à notre avancement, et il saura profiter autant des petites choses que des grandes, autant des ténèbres que de la lumière, et il changera ces ténèbres en lumière et cette disette en abondance. La grâce peut en effet se comparer à un anneau ou à un cercle : on n'y voit ni commencement ni fin ; dans son

¹ Rom., VIII, 28.

² Jerem., x, 19.

opération, elle procède de Dieu et vient aux créatures, et des créatures elle revient par un mouvement incessant à son origine première.

Quand donc par les puissances supérieures de notre âme nous sommes unis à Dieu, nous agissons en tout avec Dieu, par le moyen de sa grâce. Ce qu'il permet, nous le permettons ; ce qu'il nous accorde, nous nous l'accordons : nous vivons, d'une certaine façon, comme si nous n'étions plus dans la chair. Avec lui, nous permettons à tout ce qui se présente de nous exercer, quelles qu'en soient les causes, intérieures ou extérieures, humiliations, infirmités, souffrances, etc. ; disant à tout ce qui nous arrive : « Ceci a été préordonné de toute éternité, et c'est ainsi que la chose doit se passer, et c'est ainsi que je veux qu'elle se passe, je ne veux pas qu'il en soit autrement. Le Seigneur m'a envoyé des infirmités, des aridités, il m'a environné de souffrances et de ténèbres : je veux m'en servir pour m'exercer, me tenant uni à Dieu dans un amour sans réserve, et cherchant à retirer tout le fruit possible de ces épreuves. Car c'est à cause de son grand amour pour moi que Dieu les a permises, pour me fournir l'occasion de progresser encore et d'assurer mon salut éternel. »

C'est alors que la lumière luit vraiment dans les ténèbres, et que nos ténèbres se changent en un véritable midi¹. C'est alors que nous possédons Dieu et que Dieu nous possède, dans le sanctuaire secret de cette connaissance intime, où ne pénètrent pas toutes ces choses qui ne peuvent nous affecter que par le dehors, car là nous sommes cachés dans le secret même de la face du Seigneur². Grâces soient au Dieu tout-puissant, que là personne ne nous voie ! Grâces à Dieu que rien n'apparaisse aux yeux de la chair qu'infirmité, de peur que ce

¹ Isaïe, LVIII, 10.

² Ps. XXX, 21.

qu'il y a de fort en nous ne nous soit enlevé, s'il paraissait !

C'est dans cette union qu'il faut tout considérer, en faisant abstraction de nos vues personnelles, et nous efforcer de plus en plus de sortir de nous-mêmes. Et que personne ne nous croie inquiets, misérables, délaissés, malheureux et déprimés de ce que peut-être toute consolation extérieure nous est enlevée, de ce que personne ne nous recherche ni ne s'informe de nous, de ce que nous sommes rejetés, abaissés, oubliés, de ce que nous nous ravalons nous-mêmes de la sorte, que nous choisissons d'être pauvres et d'être regardés en quelque sorte comme le rebut du monde. Vive le Seigneur, en présence duquel nous marchons dans la sincérité et la vérité ! Car marchant dans cette voie, nous pouvons très bien nous passer de tout le reste, nous qui ne recherchons que ce Bien suprême, ce Bien unique, caché, immuable, en qui nous avons tout, et en dehors duquel tout nous paraît vil et de peu de prix. S'il nous refuse ces choses étrangères, nous voulons volontiers nous en passer comme de choses superflues.

Que si la nature se trouble et fléchit et a quelque peine à supporter les incommodités et les contrariétés, et qu'elle s'inquiète de n'avoir pas tout à souhait, cela nous touche peu ; qu'elle reste dans cet état inférieur, et qu'elle n'y entraîne pas l'âme. Mais le parfum versé d'en haut et qui descend jusque *dans la barbe*, c'est-à-dire dans les puissances supérieures de l'âme, descend parfois *jusqu'à la frange du vêtement*¹, jusqu'au cœur et jusqu'aux sens, qui eux-mêmes ne désirent plus rien, sinon que la volonté de Dieu se fasse sur notre terre comme dans notre ciel, afin que leurs murmures et leurs impatiences elles-mêmes s'apaisent et qu'ils portent plus légèrement toute incommodité et toute tribulation.

¹ Ps. CXXXII, 2.

Si nous nous laissons ainsi mener par la grâce de Dieu, sans nous en écarter jamais, nous serons toujours dans la lumière, et si ce n'est pas dans une lumière sensible dont nous puissions goûter le charme pénétrant, c'est du moins dans cette lumière dans laquelle nous ne recherchons et ne désirons que ce que Dieu veut bien donner, que ce soit ténèbres ou lumière.



CHAPITRE XXVI

**Avec quelle exigence Dieu veut notre réforme et
notre progrès tant intérieur qu'extérieur.**

JE m'efforcerai sans cesse de me renouveler intérieurement devant la face du Seigneur qui voit, comme à découvert, jusqu'au plus intime de moi-même et de mes intentions et dont je ne puis éviter le jugement souverainement équitable ; qui connaît jusqu'à mes moindres impulsions, et voit si quelque chose n'est pas pour moi ce qu'elle est pour lui ; qui requiert strictement la conformité de tout mon intérieur à son image et des actes extérieurs de ma vie à la vie qu'il a menée dans la chair, de sorte qu'il ne revendique pas seulement quelque partie de moi-même, mais qu'il me veut tout entier et sans partage, lui qui m'a fait tout entier et qui m'a refait tout entier, qui, de plus, ne veut pas que le trône de sa gloire soit troublé ou inquiété par rien, ne jugeant pas qu'il y ait rien d'assez grand et d'assez fort dans le monde pour ébranler ou altérer le temple de la vérité.

Il veut que nous soyons détachés de toute chose pour être à lui et que nous soyons en fête solennelle avec lui, exerçant sur nous-mêmes et sur tout ce qui pourrait nous troubler une autorité souveraine. Il veut que nous lui soyons unis et que nous jouissions de lui, comme si nous étions totalement établis en dehors de nous, faisant peu de cas de nous-mêmes et nous oubliant pour nous perdre en lui, ne nous souciant en rien de ce qui peut nous arriver soit au dehors, soit au dedans.

Il veut par là que toute notre liberté et toute notre sécurité ne viennent que de notre profonde bassesse, de l'abnégation de nous-mêmes et de notre conformité à l'éternelle et immuable vérité, à l'éternelle et immuable sagesse, laquelle doit posséder totalement toutes nos

puissances spirituelles et sensibles, afin qu'elles soient, entre les mains de cette sagesse, des instruments dociles et vivants.

Il veut qu'à travers tous les événements, et qu'en toutes choses, notre regard s'arrête fréquemment sur la face de la sagesse, de la vérité éternellement immuable, de la justice et de la paix de Dieu, autant que le peut notre infirmité, et que nous ne nous laissions embarrasser par rien, de quelque importunité que nous soyons pressés.

Que les empêchements et les épreuves abondent, toujours nous devons sentir sous nos pieds la voie glorieuse, bien large et bien droite qui passe au milieu de toutes les tribulations. C'est là que nous apprenons à passer par-dessus tous les obstacles, non en les fuyant et en nous dérochant, mais en les regardant de ce regard assuré, paisible et surnaturel que donne la possession de l'immuable vérité.

Nous y apprenons aussi à considérer d'un esprit plein de douceur ces mouvements si vains et ces transports de joie ou de douleur où les hommes se laissent aller, et, si tout en gardant la tranquillité de notre âme, nous ne pouvons porter remède à ces défauts, du moins à tout supporter, de ce lieu sûr et sous cette mystérieuse protection, où nul de ces maux ne peut arriver jusqu'à nous.



CHAPITRE XXVII

Exhortation à nous conformer au divin exemplaire.



QUI pourra jamais comprendre comme il le faudrait comment Dieu, incessamment, regarde et considère en nous son image éternelle qu'il y a gravée d'une façon indélébile ; comment il se voit et se reconnaît en nous, dans la mesure où il est possible que nous le contenions, lui qui est le tout et l'indivisible ? Il jouit, en effet, de lui-même, en nous, et il réclame sévèrement cette conformité pour laquelle nous sommes créés, car il est jaloux de nous. Est-ce que le Seigneur de gloire ne sera pas rempli de zèle pour son temple et pour le trône de sa gloire ?

C'est pour cette raison qu'il élève parfois toutes nos puissances jusqu'à lui, non seulement nos puissances supérieures, mais même parfois nos puissances inférieures et il se les unit, les rendant impuissantes pour agir, afin qu'il n'y ait aucune contradiction entre lui et nous, mais qu'il nous possède tout entiers et que demeurant en cette impuissance d'agir nous ressentions son opération en nous.

Bienheureux celui qui éprouve cette divine opération. Ah ! qui me donnera qu'abdiquant mon activité personnelle, je subisse plus souvent d'une façon passive cette divine action, et que m'oubliant moi-même et toutes choses, il n'y ait plus entrée en moi que pour le Verbe, le divin Époux, et que je sois tout à Lui, au dedans comme au dehors.



CHAPITRE XXVIII

Quel est l'héritage du véritable pauvre d'esprit en cette vie.

MON héritage en cette vie n'est pas, et ne sera pas autre, car je n'en veux nul autre, que d'être inconnu, méprisé, le dernier de tous, en sorte qu'on n'ait pour moi nulle attention, nulle estime, nulle considération, n'en méritant aucune, pauvre et méprisable comme je le suis. C'est pourquoi, de toutes mes forces, jour et nuit, intérieurement et extérieurement, je tâcherai d'entretenir en moi ces désirs, afin que lorsque l'heure de leur réalisation viendra, j'y sois préparé, l'ayant attendue depuis longtemps. Aux grands, les grandes choses ; aux doctes, aux hommes de réputation, les honneurs ; ce n'est pas pour moi que ces choses sont faites. Je veux volontiers me contenter des petites et des moindres, n'étant moi-même d'aucun prix. La seule face de l'Époux me suffit.



CHAPITRE XXIX

De la louange de la sainte pauvreté et comment le support volontaire des adversités conduit à l'illumination de l'âme.

OH ! comme elle est glorieuse, la pauvreté du Seigneur Jésus et de tous ses élus ! De quelle louange t'exalterai-je, ô pauvreté ! je l'ignore, car toutes les richesses, la gloire, l'honneur, la considération, l'opulence, sont en toi. Serions-nous spirituels, intérieurs, sagaces, ingénieux, habiles à approfondir et à éclairer l'obscurité des mystères célestes, si nous n'aimons pas la simplicité du Seigneur Jésus, nous n'édifions pas, ou nous édifions peu.

Ce qui demeure au dedans ne se voit pas et ne peut édifier. Il faut donc que l'amour de la pauvreté se montre au dehors, dans l'humilité, la simplicité, dans l'abjection, qui, en tout et partout, quand les circonstances le réclament, nous fait choisir les choses les plus simples, les plus viles et les plus basses, nous fait prendre à peine le nécessaire des choses temporelles, embrasser la croix, les incommodités, les travaux et ce que les autres ont en horreur, et vivre comme si tous nos mouvements, notre conduite, nos œuvres criaient : « Notre royaume n'est pas de ce monde ! »

C'est là proprement ce qui nous rend saints, ce qui édifie ceux qui nous regardent, ce qui conserve et a conservé la Religion dans son intégrité. C'est sa croix que le Seigneur Jésus nous a laissée à porter, et non ce qui est agréable, ce qui est doux, ce qui est commode ; non la vaine louange des hommes, mais tout ce qui est tribulation, souffrance, incommodité, misère, aversion de toute sensualité, afin que, tant que nous sommes ici-bas dans le monde, nous n'ayons cependant rien de commun avec lui.

Oh ! comme il est suave le joug du Christ ! Toi qui t'es soumis d'un cœur volontaire, pour toi tout est léger.

Si nous éprouvons encore du trouble, de l'abattement, de la sécheresse, si tout cela a encore prise sur nous, c'est que nous cherchons à éviter, à fuir la croix et le joug, et que nous ne nous inclinons pas avec amour pour la recevoir. Quand donc la croix et le joug du Seigneur nous sont doux et que nous les aimons, quand les humiliations, la bassesse et la pauvreté sont notre force, alors nous avons bientôt franchi tous les obstacles, alors l'opprobre devient pour nous une joie, l'humiliation une gloire et la disette l'abondance. C'est alors que l'on est chaque jour, *comme mourants, et pourtant pleins de vie*¹ ; comme abjects et vils, et cependant pleins de gloire ; comme méprisables et l'opprobre des hommes, comme d'aucune conséquence et indignes d'estime, *dans la détresse et l'affliction* ; et nous sommes cependant de ceux dont *le monde n'est pas digne*² ; comme des gens qui n'ont plus d'espérance et voici que notre espérance est surabondante comme notre sécurité intérieure, là, où nul regard ne peut pénétrer, où personne ne peut nous atteindre, où nous habitons avec le Seigneur, protégés de toute part du bouclier de la vérité et de la justice, et non resserrés et comprimés de tous côtés par de vaines sollicitations ; sans cela, grande serait notre confusion quand nous paraîtrions devant Dieu.

Aussi, dès à présent et à jamais, nous ne connaissons ni ne voulons connaître ni rien ni personne³ selon le caprice de la sensibilité ; parce que, arrêtant nos regards sur le ciel et la terre, sur tout ce qui s'y trouve et sur tout ce qui s'y fait, nous ne pouvons plus être séduits par l'amour de quoi que ce soit, ni troublés par aucune crainte. Et cela, parce que le Verbe de Dieu lui-même,

¹ II Cor., VI, 9.

² Heb., XI, 37, 38.

³ II Cor., V, 16.

suprême, éternelle et immuable vérité, suprême sagesse et suprême rectitude, dominant dans notre âme, dissipe les ténèbres, illumine l'intelligence et se l'unit de telle sorte que le regard simple de l'esprit se fixe sur Dieu sans pouvoir s'en détacher, et que, dans cette union et dans cette rencontre de son regard et du nôtre, d'une certaine façon du moins, il n'y a plus d'intermédiaire.

Dans cette union, nous voyons par lui toutes choses et lui-même, comme dans cette même union il se voit lui-même, et jouit de lui-même par nous, étant lui-même tout à la fois la vision, et ce qui est vu, et celui qui voit. Et ainsi il se fait qu'en ces instants aucun objet étranger n'est plus capable d'obscurcir la mémoire ou la pensée devenue toute simple et comme recueillie en elle-même, ni de porter le trouble dans la volonté ou l'affection.

Quand nous présentons ainsi à Dieu son image, pure de tout ce qui pourrait la ternir, alors nous cessons d'opérer nous-mêmes, et il ne reste plus rien en nous qui nous soit propre. Là, il nous fait amour, de son amour ; vérité, de sa vérité ; sagesse, de sa sagesse ; en un mot, il nous fait bons du Bien qu'il est lui-même. Là nous naissons fils adoptifs, dans le Fils unique du Père, auquel nous sommes devenus conformes, pour le dedans comme pour le dehors, dans la mesure de notre infirmité.



CHAPITRE XXX

De quelle manière l'homme intérieur est illuminé et uni au Verbe, et que, dans tous les événements et dans toutes nos œuvres, il faut avoir un œil simple et une intention pure.



*U'IL me baise d'un baiser de sa bouche*¹, dit l'âme blessée d'amour. Grand désir, et dont la réalisation surpasse tout mode humain. Mais comme *l'amour ne saurait tirer sa consolation d'où elle ne peut pas venir*², tout ce que nous pourrions accumuler de biens en dehors de celui-là nous paraîtrait pauvre et mesquin et ne pourrait contenter et apaiser notre désir. Quand donc la Sagesse éternelle ou la Vérité immuable daigne nous montrer sa face, ses incomparables richesses, quand elle nous fait comprendre qu'elle renferme toute beauté et tout ce que nous pouvons désirer, que peut-on souhaiter en dehors de là ?

Alors un désir véhément s'enflamme en notre âme, notre face intérieure s'efforce d'atteindre cette face divine dans un baiser et un embrassement intérieur chaste et ardent tout à la fois, comme si elle devait totalement passer en elle et se transformer en elle, et, d'une certaine façon, devenir ce qu'elle est elle-même. C'est là que le Père éternel engendre sans cesse son Verbe unique et simple, dans lequel nous connaissons et nous voyons toutes choses, par lequel nous apprenons sans cesse à simplifier et à unifier nos multiplicités, nos occupations et tout ce que nous faisons à l'extérieur, en le considérant à travers et en toutes nos œuvres, pour y reconnaître sa grandeur et sa divinité, en qui seul nous trouverons la quiétude et la stabilité ; et en fixant ce

¹ Cant., I, 1.

² Chrysolog. Serm. 147.

regard fixé sur nous, nous devons devenir un même regard avec lui.

Là l'œil est contre l'œil, la face contre la face : c'est la face de l'époux et c'est la nôtre ; la dissemblance est grande, mais nous n'en disons rien pour le moment : là notre vie créée regarde sans cesse et visite notre vie incréée qui de toute éternité est en Dieu et ne fait qu'un avec lui. Delà nous devenons aussi humbles et aussi petits en nous, devant Dieu, qu'un enfant d'un moment, et nous ne pouvons pas assez nous annihiler au gré de nos désirs. Ce rapetissement, cette annihilation de nous-mêmes nous rendent généreux et libres et nous mettent dans la tranquillité et l'abondance, comme si rien ne nous manquait plus. De là, en toutes pensées, en tous mouvements, en toutes opérations, nous avons l'œil et l'intention simples, pour regarder avec calme, avec prudence, toutes choses, comme si l'on disait à chacune d'elles : « Je vois ce que tu es, ce qu'il y a en toi, ce que tu veux, d'où tu viens et où tu tends ; je te tiens pour ce que tu es, et pas davantage. »

C'est pourquoi elle est libre, elle est dégagée, notre sortie après le Seigneur, après la Sagesse et la Vérité, après l'Époux quelque part qu'il aille¹, selon le mode de notre petitesse. Alors, rien du dehors ne peut plus venir nous affaiblir, et quand nous en sommes là, nous ne nous occupons plus d'autre chose, qu'elle soit au-dessus de nous dans les cieux ; ou au-dessous de nous sur la terre ; car, là, tout ce qui nous agite, nous inquiète et obscurcit notre œil intérieur, quelque saint, quelque mystique que ce soit, d'apparence, tout cela serait grandement nuisible et déplacé, car tout cela nous sépare de la vraie union au souverain Bien et met un intermédiaire et un voile entre Dieu et notre raison illuminée, et nous aurons alors à passer par les ardeurs et la purification du feu.

¹ Apoc., XIV, 4.

C'est pourquoi, pour tout ce qui se présente à nous au dedans ou au dehors, nous avons besoin par-dessus tout de l'œil simple et de l'intention pure : l'œil simple, qui perçoit avec maturité ce que chaque chose est selon la droite vérité, laquelle discerne ce qui a du prix de ce qui n'en a pas ; l'intention pure qui, suivant l'œil simple qui aperçoit la vérité en toutes choses, nous vide tout à fait de toute propriété et nous console de tout ce qui peut nous arriver ; elle nous fait accomplir d'un cœur libre, dégagé de toute entrave, et sans hésitation tout ce qui est de la vraie vertu, devant Dieu et devant les hommes, et agir intérieurement et extérieurement sans aucun autre motif et aucune autre considération que Dieu lui-même. Cette intention pure nous délivre de toute vaine anxiété, de la crainte de l'enfer et du démon, de l'appréhension des événements, de la malveillance des méchants, de ce que l'on pourrait dire de nous, enfin de tout ce qui pourrait nous donner de l'anxiété, quels que soient les maux prévus.

C'est ainsi que l'intention pure nous mène par les larges chemins de la justice et de l'équité¹, et nous pouvons alors dire avec sécurité : *Quand je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal*². L'intention pure nous fait approcher du Seigneur avec confiance, et nous tenir devant sa face sans confusion, et nous permet d'entretenir dans un langage noble et confiant, le plus doux des colloques avec le Roi, le Seigneur des armées. Par elle, nous pouvons lui offrir des victimes solennelles et une oblation sainte, qui est nous-même ; alors le monde et tout ce qui lui appartient devient vil à nos yeux.

Aussi, n'avons-nous pas de temps à accorder aux choses du monde, aux occupations superflues. Pour quelle raison, en effet, quitterions-nous la face de la

¹ Prov., IV, 11.

² Ps. XXII, 4.

Sagesse pour nous tourner vers la folie et le mensonge, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas vérité ou sagesse, ou n'est pas dans la vérité et la sagesse ?

Alors s'accomplit ce que dit Salomon : *Le Roi, qui est assis sur le siège du jugement, par son seul regard, met en fuite tout mal*¹, parce que l'âme, unie à la simple vérité, à la sagesse et à l'équité, qui résident dans la partie supérieure d'elle-même, comme sur le siège du jugement, au-dessus de tout obstacle, au-dessus de tout le créé ; parce que l'âme, disons-nous, unie dans un même regard avec cette sagesse et cette vérité, dissipe et réduit à néant tout mal, toute dissemblance, tout voile, tout intermédiaire entre elle et Dieu ; ou plutôt, tout cela se dissipe sous le regard de Dieu, le juge intègre et sévère, qui peut écarter de nous tout ce qui est de nature à nous molester et à nous inquiéter, lui qui marque à nos ennemis la borne qu'ils ne pourront pas dépasser, leur disant : « *Vous viendrez jusque-là, mais vous n'irez pas plus loin*². »

Tout obstacle ainsi écarté ou détruit, la voix de la chaste tourterelle, encore retenue sur cette terre des mourants, se fait entendre fréquemment comme si elle était déjà sur la terre des vivants ; car tous les mouvements de celui qui vit ainsi d'une façon ordonnée devant la face du Seigneur, ses mœurs et ses pensées, sa conduite intérieure et extérieure, sont des voix puissantes devant Dieu. Qu'il veille ou qu'il dorme, sa pureté, son équité, sa pudeur, et d'autres manifestations d'amour ne cessent de faire entendre leur voix aux oreilles de l'Époux.

Beaucoup de filles s'amassent des richesses, des honneurs, de la gloire, des consolations et d'autres choses,

¹ Prov., XX, 8.

² Job, XXXVIII, 11.

dans lesquelles chacune se repose, *mais celle-ci les a surpassées toutes*¹, regardant comme vaines et méprisables toutes ces recherches étrangères ; la face seule et le baiser de l'Époux lui suffisent : elle a tout dans ce baiser, et elle ne demande rien de plus. Si elle n'a rien de ces biens extérieurs que les autres désirent et recherchent, elle n'en est pas moins dans la gloire et dans l'abondance ; et ces biens extérieurs afflueraient-ils, qu'elle n'en serait pas plus grande : elle peut donc s'en passer sans aucun détriment.

Que les autres, donc, recherchent ce qu'elles voudront, l'une ceci, l'autre cela, qu'elles désirent et qu'elles acquièrent, qu'elles s'agitent et s'empressent, que mille désirs étrangers les travaillent intérieurement : celle-ci n'estime rien de grand, rien de précieux, rien de glorieux, rien d'agréable, sinon la face du Seigneur et le baiser de l'Époux ; tout le reste est vil à ses yeux et comme de la poussière.

Car elle est une de ces vierges chastes et de ces pures amantes de l'Époux, qui, n'ayant été corrompue par rien, ni affaiblie par aucune infirmité ou défaillance, suit l'Époux, selon son pouvoir, partout où il va. Elle, qui a la connaissance des choses selon ce qu'elles sont en réalité, a la science de la vérité, ne regardant en rien l'apparence pour s'en laisser impressionner, mais ne portant d'autre jugement que celui qu'inspire la vérité même.

Celle-là est bien ordonnée à gauche et à droite, dans tous les événements, de sorte que sa vie est le Christ, dans lequel elle vit ; et l'homme intérieur chez elle est semblable à celui par qui et pour qui il a été créé ; car toute sa conduite extérieure est modelée sur ses vertus intérieures, et représente bien l'âme parfaite et réformée, comme il convient à une chaste épouse ; de sorte qu'il n'y ait plus rien dans l'homme intérieur qui puisse

¹ Prov., XXXI, 29.

attirer et corrompre sa virginité, rien extérieurement dans les paroles, dans l'attitude, dans les mœurs qui soit immodeste ou déshonnête, rien enfin dans tous les mouvements qui ne soit la décence même.

S'il en était autrement, si quelque chose la retenait encore, à moins de s'en écarter de suite, elle ne serait plus vraiment l'épouse chaste, mais adultère. Adultère, elle le serait encore, si elle se formait intérieurement des images étrangères à Dieu, et par ces sortes d'idoles s'éloignait de lui. Hélas ! combien abondent dans l'âme ces images étrangères, personne ne le sait mieux que celui qui en a été en grande partie délivré.

Mais comme dans sa partie inférieure, cette âme ne sera pas sans ressentir le souffle des agitations, il est nécessaire qu'elle s'arrache quelquefois au tumulte, à la multiplicité, à tout ce qui pourrait être encore pour elle occasion de lutte, et qu'elle se place là où non seulement elle ne désire rien qui la puisse accuser devant Dieu ou qu'elle ait à regretter plus tard, mais que toutes ses puissances soient fixées uniquement sur le souverain Bien, c'est-à-dire sur l'Époux.

Là, elle ne rencontre plus ni temps, ni lieu, ni état, ni habitude, ni lutte d'aucune sorte, car ces choses n'ont rien à y faire, mais l'Être pur, où les accidents ne se rencontrent pas. C'est le bien intégral qui se montre à ses yeux, elle voit l'immensité de l'amour et de la vérité, la beauté de la justice, la droiture de l'équité. C'est à ce centre de tout bien qu'elle réfère souvent son intention, pour y modeler tous ses actes, examinant dans quelle mesure ils lui sont oui ou non conformes. Là, elle entend le Seigneur lui-même lui dire que tout ce qu'il lui a ainsi montré, tout ce qu'elle a senti, ou bien dont elle a joui en partie, tout cela est à elle, qu'elle en jouira éternellement et sera transformée en ces biens mêmes, si toutefois elle demeure chaste et fidèle. C'est-à-dire qu'avec sa grâce, elle s'identifie en quelque sorte avec la

Bonté, elle est vraie, pacifiée, sage, vertueuse, juste et heureuse par participation à la Vérité, à la Paix, à la Sagesse, à la Vertu, à l'Équité et à la Béatitude. En un mot, par cette participation divine, nous devons être comme des dieux¹.

Or, une telle âme, toute couverte de lys, peut, comme l'Épouse, inviter l'Époux, *afin qu'il vienne dans le jardin où les noix abondent, qu'il admire les fruits des vallées et les vignes en fleurs, qu'il vienne enfin dans la plaine et à cette couche toute couverte de fleurs* qu'est un cœur pur, à cette couche toute parée ; *qu'il vienne dans le parterre des aromates, qu'il s'y repaisse dans les jardins et qu'il y cueille des lys*². Là, l'époux lui sera à elle-même et ces lys, et ces fleurs, et cette pureté, et ces ornements, et ces aromates. C'est lui qui mène au pâturage et il est lui-même le pâturage³.

Être dans ces conditions, c'est être vraiment l'épouse au cœur pur, c'est déjà, en grande partie, jouir sur la terre des embrassements de l'Époux. Et il faut multiplier ces rencontres, afin que l'époux, déjà si présent, bien qu'encore imparfaitement, revienne avec plus de dons encore, avec plus de bénédictions, montre plus fréquemment sa face, afin d'être cherché plus ardemment. S'il se cache, s'il ne se montre que tour à tour, c'est pour arriver à se donner enfin à jamais pour combler nos désirs, alors qu'il se montrera à nous à face découverte.

Oh ! âme ! ce que tu as fait jusqu'ici n'est rien encore, il faut faire autre chose, il faut faire mieux encore, pour arriver à la conformité intérieure, à la droiture complète, à la ressemblance parfaite ; autrement tu tomberas dans l'abîme des ténèbres, de la dissemblance et de l'instabilité.

¹ Ps. LXXXI, 6.

² Cant., I, 15 ; VI, 1, 10.

³ Ps. XXII, 1.

CHAPITRE XXXI

**Que la Vertu est immuable en elle-même et
ne varie pas au gré des accidents.**



QUE tout accident, tout événement, nous trouve solidement établis comme sur une pierre carrée. La Vertu, en elle-même, qui est Dieu, demeure toujours la même, pleine et immuable, elle n'augmente ni ne diminue. Mais la vertu que nous avons peut toujours croître et décroître, tant que nous vivons ici-bas. Elle est d'autant plus précieuse et plus glorieuse pour nous devant Dieu, qu'elle se montre plus stable au milieu des tourbillons qui pourraient l'agiter, des occupations multiples, du tumulte et du conflit des difficultés. Et, vraiment, elle n'a jamais poussé de racines en nous au temps du repos et de la tranquillité, si, au temps de la tribulation, elle vient à manquer. Comme elle est plus suave encore parmi les contrariétés de la vie, la vertu virilement gardée, que lorsque tout sourit et que tout est en paix ! La Vertu, qui est Dieu, n'est pas sujette aux accidents et rien ne peut l'ébranler.

Quand la vertu s'unit l'âme et la rend, de quelque façon, tout ce qu'elle est elle-même, alors non seulement l'âme opère virilement tout bien, mais encore elle supporte avec force et douceur toute contrariété, fallût-il, après avoir bien fait toutes choses, subir les reproches, les mépris et les rebuts. L'homme alors peut voir, entendre et considérer toutes choses, même les plus diverses, ce qui est calme et ce qui est troublé, ce qui lui est contraire, ce qui est compliqué, enfin tout ce qui est et se fait en deçà de Dieu, et néanmoins demeurer stable et persévérant, n'étant facilement empêché par rien, faisant peu de cas de tout, considérant toutes choses d'un regard pénétrant et tranquille, sans avoir

besoin d'éviter ou de se cacher à soi-même les événements qui peuvent arriver et où il est intéressé, quelque compliqués et tourmentés qu'ils puissent paraître.

Quand l'homme en est là, il force à mourir et à s'évanouir, dès que cela se manifeste, tout ce qui pourrait exercer sur lui quelque fâcheuse influence ; car c'est à celui qui vaincra avec courage, qui ne fuira pas le combat, qui ne composera pas avec l'ennemi, c'est à celui-là que sera donnée la manne cachée et ce nom nouveau ignoré de tous, sauf de celui qui le reçoit¹. Tout ce qui se fait ainsi en lui sera ferme et solide ; les événements pourront se coaliser pour l'ébranler, étant carré comme la pierre, il retombera toujours sur sa base. S'il est de la sorte parfait en lui-même, rien d'étranger ne pourra lui nuire et tout lui sera une occasion de profit.

Ne recevant, en dehors de Dieu, aucune consolation, est-il donc sans gloire et sans consolation ? Mais, est-ce donc une médiocre gloire que de connaître et de suivre sans cesse la Vérité et l'Amour ? d'être devenu soi-même, en quelque sorte, amour par participation ? d'y avoir conformé l'homme intérieur et l'homme extérieur ? de dominer le monde et tout ce qui n'est pas Dieu ? de n'être retenu par l'attachement de rien de créé ? d'aimer Dieu à ce point, et d'être à ce point oublieux de soi, que, s'il était possible que l'on fût Dieu, on voudrait que ce fût Dieu lui-même qui le fût, tant est véhémement la flamme de l'amour et l'ardeur qui pousse vers le Seigneur.

Outre cet avantage, il en est encore un autre qui le rend parfaitement libre, c'est sa pauvreté, sa petitesse, son abjection, c'est de se voir indifférent à tous, c'est d'être dans l'affliction, le mépris, la peine ; c'est de désirer être le plus petit, le moindre de tous.

Qu'un tel homme soit battu des vents, il ne sera pas ébranlé, car rien de nouveau et d'inattendu ne peut

¹ Apoc., II, 17.

fondre sur lui : il sait que tout a été prévu et préordonné de toute éternité, et il attend les événements avec une inaltérable tranquillité. La Sagesse éternelle elle-même, plus puissante, plus riche, plus suave et plus glorieuse que tout ce qui soit au monde, marche devant lui et lui montre la voie belle et spacieuse où il n'a qu'à marcher lui-même ; elle l'accompagne, le conduit, le soutient avec honneur. Par elle, il tient en lui captive et impuissante, toute recherche de l'intelligence, toute attache du cœur qui ne serait pas selon cette Sagesse. Par elle, il sait mettre chaque chose à la place qui lui convient. Tout ce qui est occasion de lutte, tout ce qui est obstacle, il le met en conflit avec la Sagesse elle-même. Par elle, il recueille fréquemment toutes ses puissances, toutes ses affections, ses sens intérieurs et extérieurs et les présente, sans se rien réserver, devant la face du Dieu immuable, en dehors du temps, du lieu et de tout accident, et il se place lui-même et toutes choses là où la Vérité éternelle elle-même les place.

Le monde entier ne saurait autant l'exalter et le mettre à l'honneur que lui-même volontairement s'abaisse, se méprise, se réduit à rien. Et, par contre, l'abjection, la pusillanimité, la défiance scrupuleuse de soi-même ne sauraient l'abattre et le décourager, au point de diminuer cette assurance que lui donne sa bonne conscience et qui le maintient inébranlable contre tous les assauts ; car la présence en lui de l'immuable vérité et de la divine équité ne lui permet pas d'apprécier tout ce qui existe autrement que Dieu, toujours présent en lui, ne l'apprécie lui-même.

De tout ce que les hommes peuvent désirer en deçà de Dieu, honneurs, dignités, hautes situations ou tous autres avantages, il n'en désire même pas autant qu'on pourrait en mettre dans le trou ou sur la pointe d'une aiguille ; car dans la fréquence et l'ardeur de ses désirs, il s'élève au-dessus de tout ce qui est commodité ou

incommodité, douceur ou amertume, au-dessus de tout ce qui est pur accident. Toutes ces choses sont indifférentes à ses yeux : rien ne l'incline à faire pencher la balance d'un côté plutôt que de l'autre ; il ne préfère pas les unes aux autres, de quelque façon qu'elles doivent arriver, ne demandant rien, ne désirant rien de ce qui pourrait lui paraître avantageux ; tout cela doit rester au dehors, tout cela est pour lui fané et sans prix, tout cela est insignifiant et ne saurait se montrer à cette cime, où l'âme, élevée au-dessus d'elle-même et de toutes choses, jouit de l'union du Verbe. Il est tellement peu soucieux de lui-même, celui qui vit au fond de lui-même avec Dieu, que s'il y avait un plus grand honneur pour Dieu qu'il tombât immédiatement au fond de l'enfer plutôt que d'être avec le chœur sublime des anges, il n'y sentirait, en tant qu'il y verrait la volonté de Dieu, aucune contradiction intérieure. Quel cas peut-il donc faire des petits événements de chaque jour, celui qui, sans préoccupation des maux éternels, a le cœur ainsi dégagé ?



CHAPITRE XXXII

Qu'en deçà de Dieu, il n'y a rien qui puisse véritablement consoler l'âme.



*U'IL me baise d'un baiser de sa bouche*¹. Que le Verbe, l'Époux m'unisse à lui, que sans cesse la Sagesse s'engendre elle-même en moi, et alors il m'est indifférent d'être méprisé du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils contiennent ; je ne saurais en être affecté. Mais si le Verbe me refuse son baiser, oh ! rien alors de ce qui n'est pas Dieu ne pourra me consoler ; car quelle utilité pour l'homme dans tous ces événements qui arrivent dans le monde, et où Dieu n'est pas ? À quelque haut degré que l'homme puisse s'élever, à quoi cela peut-il lui servir, quand ce n'est pas pour s'unir de plus en plus à Dieu par la vraie liberté intérieure ? C'est elle qui le fait échapper à toute servitude étrangère et qui lui permet de contempler des yeux du cœur les choses intérieures, qui lui deviennent alors aussi apparentes, aussi familières, aussi promptes à saisir que le sont, aux sens de la chair, les objets sensibles.

Si l'homme n'aime pas la pauvreté, l'abjection, la bassesse ; si le monde ne lui est un fardeau et ne paraît vil à ses yeux ; si devant toute chose, devant tout événement il ne sait pas se montrer dans la perfection, la maturité, la gravité voulues, grand est alors le détriment qui lui en revient, et je n'estime pas une paille tout ce qu'il pourra acquérir par ailleurs. S'il ne sent pas son détriment, c'est que *des étrangers dévorent sa substance*², sans qu'il s'en aperçoive. Voici qu'il meurt et que le Seigneur l'appelle à l'instant devant lui ; qu'est-ce qui

¹ Cant., I, 1.

² Osée, VII, 9.

pourra alors le servir, sinon son union en esprit et sa conformité avec Jésus ?

Que notre vie soit donc comme un renouvellement incessant, quelque part que nous soyons, quelque rang que nous occupions, quelles que soient les conditions où nous nous trouvons, et en toutes circonstances.

Quand la face du Verbe se montre à nous, elle a tant de sainte jalousie et tant de force qu'elle consume en nous tout le moi, tout ce qui, en nous, est autre chose que le Verbe lui-même ; elle nous rend si humbles et si petits que nous ne saurions nous humilier et nous abaisser au-dessous de toute créature, dans la mesure de nos désirs. Elle fait cesser en nous toute opération étrangère, elle réclame impérieusement que nous répondions à ses avances, que la concordance parfaite s'établisse et qu'il y ait union entre elle et nous, dans cette participation d'elle-même. Chaque fois donc que le Père éternel parle ou engendre effectivement et sensiblement son Verbe en nous, il faut alors que notre âme et toutes ses puissances fassent silence et se reposent de leur opération, et demeurent là où elles sont alors et où elles doivent être.

Si l'on demande comment un tel homme se comporte parmi les événements et les accidents de la vie, qu'ils lui soient favorables ou non, et si son âme en subit les impressions, nous disons que non, parce que la lumière de la sagesse étant toujours avec lui, il sait mettre chaque chose où il veut, et le bien et le mal, chacun du côté qui lui revient.



CHAPITRE XXXIII

Que la force de l'âme doit soutenir la faiblesse de la nature.

CÉSAR et le Sénat vaincus, voici que l'âme toute libre et tout embrasée exulte dans la lumière, et, dans cette virginité de corps et de cœur, tressaille de joie et d'allégresse. Dégagée des ténèbres du cœur, libérée de tous les fardeaux qui la chargeaient et l'accablaient, l'âme est ravie dans la lumière de l'immuable Vérité, même parmi les opprobres, les confusions, les mépris, les tourments, les douleurs et les afflictions, soutenant la faiblesse et la fragilité de la nature par la force de l'esprit, et faisant passer les accidents, quels qu'ils soient, dans la tranquillité même. En un mot, toutes les vicissitudes de la vie, elle les fait tourner à son avancement.

Jamais elle ne se repose en rien, quelque bon que ce soit, parce que là où elle s'arrêterait, là commencerait aussi à s'affaiblir sa large liberté ; mais elle veut aller toujours au-delà, et elle met en pièces tout ce qui peut la dissiper, tout ce qui fait obstacle à l'esprit, ayant sans cesse la faculté de rentrer en elle-même pour se tourner entièrement et parfaitement vers le Bien unique, suprême, immuable, toujours et partout présent. Chaque fois qu'elle agit de la sorte, elle trouve la face, elle trouve le chaste et suave baiser de l'Époux et la fruition du Verbe unique du Père qui s'engendre à tout instant effectivement en elle. Elle trouve cette dilatation infinie qui participe de l'éternité, ou plutôt qui est ce qu'est l'éternité même ; elle trouve la plénitude de tout ce qui peut être désiré, alors même qu'extérieurement elle serait assiégée de difficultés.

Double est cette plénitude. C'est, premièrement, que tout lui est commun avec le Seigneur. Elle entend cette

voix en esprit, et le cœur lui-même en est pénétré : « *Mon Fils, tout ce qui m'appartient est à toi*¹, et tout ce qui t'appartient est à moi. » C'est, deuxièmement, que, dans l'absence de la douceur spirituelle, elle se glorifie grandement dans sa bassesse, dans son néant, dans ses infirmités de cœur et de corps, dans les événements contraires et les tribulations ; qu'elle s'estime rien et incapable de rien de bon par elle-même, c'est, en un mot, qu'elle laisse agir l'éternelle Providence, dont elle adore les desseins.

Ainsi elle satisfait Dieu, non seulement par une conduite vertueuse dans la prospérité, mais en montrant, au milieu des adversités, des mépris, des opprobres, une âme humble et vaillante. C'est pourquoi, déjà unie au Verbe, à l'Époux, et devenue une seule chose ou un même esprit avec lui, elle peut dire : « *Souvent ils m'ont combattu dès ma jeunesse*² et jusqu'à cette heure, mais ils ne l'ont pas emporté sur moi. Ils ont amassé sur mes épaules des fardeaux de tribulations et ils y ajoutent encore, mais mes épaules même sont habitées par la sagesse et l'humilité, qui les ont rendues si larges, si solides, si fortes que, quoi que mes ennemis puissent y entasser, ils ne me chargeront pas jusqu'à me faire succomber, car l'amour porte tout fardeau au dedans et au dehors.

« *Je n'ai demandé qu'une chose au Seigneur*³, et cette chose que j'ai demandée n'est autre que lui-même. Et, comme ce don dépasse tous les dons, je ne cesserai de le demander, et de toutes mes forces, jour et nuit. Adieu donc à tout ce qui est en opposition avec ce don unique. »



¹ Luc, xv, 31.

² Ps. CXXVIII, 2, 3.

³ Ps. XXVI, 4.

CHAPITRE XXXIV

Que la contemplation ne peut s'allier avec l'agitation et le trouble.

CHAQUE fois que quelqu'un s'agite, s'inquiète, se préoccupe de ce qu'il voit faire par les autres, il n'est plus en lui-même, il est au dehors, il n'est pas au-dessus de lui-même, il est au-dessous. Lorsqu'on regarde le dehors de la sorte en se mêlant à la vie des sens dans ces appréciations de l'extérieur, on ne peut vivre intérieurement dans la fruition. La contemplation ne peut jamais s'allier à l'agitation, aux soucis, aux embarras, au trouble, au jugement des autres, à la perplexité, en un mot à l'inquiétude, quelle qu'elle soit et de quelque côté qu'elle provienne. Tant que dure cet état de malaise, on ne saurait atteindre à l'union au Verbe et jouir de cet embrassement de l'Époux, auquel il faut être tout entier.

Si quelqu'un veut vraiment et efficacement cet embrassement du Verbe, de l'Époux, il faut qu'il soit à ce point dépouillé, libre, vaillant et dégagé de tout, qu'il n'ait, pour ainsi dire, ni choix, ni désir, ni dans les grandes, ni dans les petites choses, mais qu'avec Dieu même il s'en repose sur les desseins éternels de sa Providence. Il doit, pour la paix du cœur, ne dépendre en rien ni de l'estime des hommes ni des événements ; mais quoi qu'il arrive, à travers tout et au moyen de tout, il doit s'efforcer de se renouveler incessamment dans ce regard assuré qu'il porte sur le Verbe, et dans son union avec lui, union dans laquelle il doit se maintenir puissamment, constamment, pour le dedans comme pour le dehors.

Pour cela, il est nécessaire qu'il se fasse une âme dilatée, libre et dégagée, dont rien ne gêne les allures, et qu'il exclue tout ce qui n'est pas Dieu, afin que rien

d'étranger à lui ne puisse pénétrer jusqu'au sanctuaire du cœur. Il faut que cette âme s'endurcisse, à la façon de la pierre, devant les événements, de sorte qu'elle n'en reçoive nulle atteinte, mais qu'ils reculent devant cet obstacle qui les repousse. Qu'est-ce qui pourrait l'empêcher de se faire ainsi un gain de toutes choses ? En tout ce qui arrive, qu'elle se dise donc toujours : « Le Seigneur a voulu ceci ou cela, afin que j'en devienne plus parfait et plus agréable à ses yeux. »



CHAPITRE XXXV

Que le Seigneur Jésus doit être considéré sous un double aspect ; comment l'amour aime à se répandre.



TOUT ce qui commencera à charger le cœur tant soit peu, l'homme intérieur le mettra immédiatement sous le regard du Verbe, et il le verra s'évanouir. Qu'il s'accoutume ainsi à se défaire et à se débarrasser de bien des choses en un instant, mettant à leur place celles qui sont les plus épineuses et les plus embarrassantes, pour n'avoir pas à revenir, par manque d'ordonnance à tout ce qui le retiendrait en deçà de Dieu.

Ainsi son âme, toujours maîtresse d'elle-même, toujours au-dessus de la terre, demeurera constamment unie à Dieu, et sa vie se passera dans l'intimité de Jésus, notre amour. Là, infinie est la largeur, la longueur, la sublimité et la profondeur de toutes les choses désirables ; là, l'Époux, Jésus, nous enseigne à vivre constamment en esprit et en vérité, et il nous invite à regarder comment il n'est avec le Père qu'une seule essence éternelle, une seule puissance, une seule majesté, *qu'il est la splendeur de la gloire paternelle et l'empreinte de sa substance*¹, dès le principe, Dieu auprès de Dieu, Celui par qui tout a été fait, hors de qui il n'y a rien de désirable.

Il nous invite aussi à regarder, au-dessous de sa grandeur divine, sa glorieuse humanité, pleine de grâce et de vérité, pleine de bénédiction et de gloire, chef de tous les membres élus, notre réfection quotidienne et notre aliment. Il nous invite à boire en esprit et en vérité, pour nous nourrir intérieurement, son sang vivant qui coule avec tant d'abondance de son côté ouvert, d'où s'échappent pour nous tous les biens, afin que nous puissions

¹ Hebr., I, 2.

nous-mêmes, en quelque sorte, nous identifier complètement avec lui.

Et nous serons remplis d'une telle abondance, d'une opulence tellement débordante, qu'avec Jésus, nous nous répandrons sur toute la création, de sorte que Dieu soit tout en tout. Nous désirerons que tous participent à la même richesse, parce que, du fond du cœur, et comme Dieu lui-même, nous devons désirer et souhaiter tout bien à tous ; de sorte que les biens que nous recevons de lui, nous désirions qu'ils deviennent le bien propre de chacun, ce qui est aisé et tout spontané à ceux qui aiment, parce que partout où est l'amour véritable, il n'est pas possible que cet amour ne se répande pas au dehors dans son besoin d'aimer. Rien, en effet, n'est plus conforme, plus propre à ce qui porte la ressemblance divine que de se répandre incessamment et de se communiquer à tous.

Il n'est aucun indice, aucun signe de l'union avec le Verbe plus évident que de vivre ainsi sans anxiété et dans la dilatation intérieure avec le Verbe, dans un amour commun donnant tout, remplissant tout, avec Jésus, de façon qu'il n'y ait rien qui ne reçoive ce qu'il peut attendre. C'est ainsi, autant qu'il est en nous, que nous pouvons remplir le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent, par notre amour, qui est Dieu.

Vivant en Jésus, nous avons en lui tous les élus rassemblés, nous les présentons et les offrons, d'un cœur sincère et généreux, au regard du Père, comme une famille de choix, exposant les misères et les tribulations de tous en général, et de quelques-uns, selon les occasions, en particulier. Enfin, de tout cœur, et dans l'intensité de nos désirs, nous l'offrons lui-même en esprit, en tout lieu, comme il s'est lui-même offert à son Père. Et là, entre la divinité et l'humanité, l'esprit comme plongé dans cet intérieur de Jésus, nous trouvons paix sur paix et cet amour chaste qui nous fait attirer en nous

tous les hommes et Jésus, et là nous les embrassons dans la simple vérité.

Unis à Jésus, il nous est alors facile de vaincre, de demeurer forts et inébranlables parmi tous les événements, quels qu'ils soient, parce que de là nous tenons à distance tout obstacle, tout ce qui n'est pas conforme à cet intérieur de Jésus. Portant avec égalité d'âme tout ce qui est empêchement ou contrariété, l'homme alors voit tous ces obstacles se dissiper en fumée sous l'assurance de son regard intérieur. Arrivé là, on se sent porté à la bienveillance envers tous, envers ses ennemis comme envers ses amis, envers ses supérieurs, envers tous ceux avec qui l'on vit, prêt à céder toujours avec mansuétude aux impulsions d'autrui, et à supporter avec douceur leur manque d'égard envers nous.



CHAPITRE XXXVI

Quel fruit il faut retirer des exercices du culte et des sacrements.

CONSIDÉRER toutes choses d'un regard pénétrant, et, dans la mesure du possible, se perdre dans la pure et essentielle fruition de la simple Vérité¹ ; se transformer, en quelque sorte, pour ne faire qu'un avec l'Amour et, établi ainsi totalement en dehors de soi, ne désirer pas moins le bien et l'avancement du prochain que son propre avancement ; recevoir extérieurement les divins sacrements avec une dévotion très grande et un souverain respect, et en goûter efficacement la vertu dans l'intime de l'âme, afin d'être un avec le Christ, de demeurer en lui et lui en nous. C'est pour arriver à cette union et à cette inhabitation que Dieu a disposé toutes choses : tels sont le fruit, l'effet, la fin qui ont été prévus de Dieu, et qui consistent à ramener l'âme à son origine première c'est-à-dire à Dieu lui-même.

Faire tout le bien qui se présente, supporter tous les maux qui arrivent, telle est la vie du chrétien. Quant aux événements extérieurs, qu'ils nous élèvent ou qu'ils nous abaissent, tous passent avec le temps, et il n'y a pas lieu de s'en préoccuper. Appliquons-nous donc à agir

¹ L'auteur parle ici de la contemplation mystique. S'inspirant de la terminologie de Ruysbroeck, il l'appelle une fruition *essentielle* de la simple vérité. Cette contemplation se fait au fond même de notre être, dans cette région profondément cachée où Dieu habite. L'âme y est pour ainsi dire revenue à sa simplicité foncière ; et ses mouvements, dégagés de toutes les complications que comporte le jeu ordinaire de nos puissances, semblent avoir revêtu la pureté même de l'essence. De là le nom de fruition *essentielle*.

avec zèle et avec ferveur selon la grâce qui nous est donnée, et demeurons bien tranquilles pour ce qui concerne les dispositions du Seigneur envers nous et envers les autres. Tout ce que le Seigneur n'aura pas voulu ou ne voudra pas nous accorder, trouvons-le bien, et conformons notre volonté à la sienne.



CHAPITRE XXXVII

Qu'il faut supporter avec égalité d'âme la correction,
qu'elle soit juste ou injuste.

SI la correction est juste, c'est une bonne chose, parce qu'alors il arrive ce que nous désirons nous-mêmes, et si nous nous y conformons, c'est un avantage pour nous et nous n'avons qu'à y gagner. Si elle est injuste, comme lorsqu'il s'agit de choses que la conscience ne nous reproche pas, elle n'est rien pour nous, car elle n'est qu'extérieure. Cependant, dans toutes les contrariétés qui peuvent survenir, soit justement, soit injustement, en présence de tous ou en particulier, que le murmure du cœur ou de la bouche ne se fasse pas entendre, pas de plainte, aucun embarras intérieur superflu, aucune émotion, enfin aucune altération du regard intérieur à cause de ces accidents extérieurs ; mais que, d'un cœur silencieux, d'un visage humble, ferme et tranquille, l'âme, ayant conscience que tout est en règle, conserve la patience ; qu'elle se déverse et répande son amour avec d'autant plus d'abondance que, dans ces occasions, la voie lui est ouverte plus large, pour ne rien ressentir, pour ne rien montrer que ce qui respire la charité.

Que l'homme entre ainsi, de tout cœur, dans ces sentiments intimes de douceur qui animaient Jésus et qui l'accompagnèrent partout et jusque dans sa passion ; qu'il demeure donc constamment dans l'amour, dans la charité, dans la vérité et dans toutes les vertus. Quelles que soient les occasions qui se présentent, que toujours ces vertus demeurent inviolables et sacrées, car alors tout est progrès, tout est avantage. Que si tout, à l'extérieur, est troublé et compliqué, l'âme cependant est dans la tranquillité, car elle jouit intérieurement d'un amour qui s'étend comme à l'infini ; et selon le temps, le lieu,

les circonstances, par ses prévenances, ses condescendances, ses attentions, elle n'omet rien de ces démonstrations qui viennent de l'amour chaste ; elle est au service de cet amour, toujours prête à aller, à venir, au gré de ses exigences : lire, chanter, prier, méditer, réfléchir, travailler, se reposer, en un mot, tous ses actes, elle les accomplit de telle sorte que toujours l'amour est dans son cœur et que toujours il se montre à l'extérieur dans tout ce qu'elle fait. Bien plus, elle ne connaît pas de bornes, et, dans sa libéralité, embrassant tout d'un même regard, elle offre à Dieu tous les vœux, toutes les oblations, toutes les bonnes œuvres de tous et de chacun, dans le passé, dans le présent et dans l'avenir.



CHAPITRE XXXVIII

Qu'il faut embrasser tous les hommes dans
la vérité et dans l'amour.



*U'IL me baise d'un baiser de sa bouche*¹. Jésus, notre Époux, est d'une nature si noble et si délicate que, dès que l'âme est occupée ailleurs, alourdie, chargée de quelque fardeau, elle perd cette union de jouissance dont elle était gratifiée, car le Verbe n'a rien de commun avec les accidents. Il faut donc tout laisser derrière soi, et, de la manière la plus noble et la plus sublime qu'il est possible, s'efforcer de jouir de Jésus notre Époux et de s'unir à lui dans l'amour, dans cet amour par lequel lui-même jouit de lui-même, au-dessus et en dehors de tout ce que notre pensée peut concevoir.

Aussi convient-il que nous nous tenions devant le Seigneur, avec tout notre cœur, dans un grand respect et une foi très grande, que nous nous sentions vivement altérés, et que nous puisions son sang vivant et chaud qui nous fera embrasser tous les hommes dans notre amour, pour les conduire à Jésus, qui est le Verbe, afin que nous lui soyons tous unis.

Là, nous trouverons ce désir ardent de souffrir pour son nom tous les affronts et toutes les incommodités, de ne faire aucun cas des importunités que nous pourrions avoir à supporter de la part des autres, soit de leurs infirmités corporelles, soit de leurs infirmités morales, car, dans l'éternité, nous n'aurons plus à nous souvenir de ces infirmités, de ces importunités, de ces faiblesses, de ces imperfections dont nous gémissons tous ici-bas, et que nous avons tous à combattre.

¹ Cant., I, 1.

Et comme nous ne savons pas à quel point notre prochain est agréable à Dieu et glorieux à ses yeux, ou du moins peut le devenir par la perfection et la pureté de sa vie, il n'y a rien de mieux que d'embrasser fréquemment tous les hommes dans la vérité et dans l'amour ; aussi, écartant de notre pensée toute idée désavantageuse, il faut nous efforcer de jouir d'eux en Dieu, comme de futurs compagnons de la béatitude éternelle, et de les unir au cœur de Jésus, dans ces hauteurs où il réside, prenant à cœur ceux-là surtout qui, parmi nous, paraissent moins parfaits et moins dévots.

Mais, en attendant, tandis que nous vivons ici-bas parmi les orages et les tempêtes, que notre voix, la voix du cœur, chacun en son temps, à sa manière, du lieu qu'il occupe, résonne incessamment dans les hauteurs des cieus, en présence du trône de Dieu. Que le parfum d'une vie immaculée pleine de chastes désirs se répande comme un encens éternel et remonte à Dieu notre principe, afin que, comme les cieus firent tomber la rosée de miel sur la terre à l'avènement admirable du Verbe de Dieu, quand prit chair Jésus, notre Époux, et comme cette rosée continue de tomber chaque jour, par le don renouvelé qu'il nous fait de lui-même sur l'autel et par l'infusion de son Esprit et de sa beauté spirituelle dans les âmes des élus ; qu'ainsi les désirs de chacun montent de tous côtés vers Dieu, qu'ils correspondent à la grâce, et qu'ils s'étendent, avec l'amour dont ils sont pénétrés, sur le prochain, dans une dilatation infinie.



CHAPITRE XXXIX

Comment le cœur devient libre et léger.

RIEN n'allège autant le cœur et ne le rend aussi libre, rien ne l'affranchit pareillement de l'anxiété, rien ne le rend aussi généreux devant le Seigneur, rien ne fait plus aisément rentrer dans le recueillement l'homme intérieur, après les distractions du dehors et les multiplicités où il s'est rencontré, que le détachement de tout intérêt propre. En toutes choses, intérieures ou extérieures, temporelles ou éternelles, il doit ne se laisser guider par aucune recherche personnelle, ne se tourner vers rien que ce soit qui le détournerait de Dieu, n'avoir aucun désir, aucun attachement propre. Au contraire, il poursuivra de toutes ses forces tout ce qui est de l'honneur et de la gloire de Dieu, tout ce qui concerne le bien commun, le salut, la paix générale, sans regarder s'il y trouve ou non son avantage.

L'homme arrivé à cette stabilité d'âme n'est pas porté à se dérober à aucune de ses obligations, petites ou grandes, lui qui peut voir, entendre, considérer, apprécier tout ce qui se dit ou se fait contre lui, ce qui est bon ou mauvais chez les autres, ce qui peut lui nuire, l'offenser, l'amoindrir, en un mot tout ce qui est incommodité, mépris, abjection ; qui peut voir également ce qui est à son honneur et à sa gloire, sans que rien puisse altérer le moins du monde sa tranquillité. Aussi, cette âme ne se répand-elle pas sur les biens sensibles ; elle passe outre, elle se renferme dans cette fruition intime de la simple vérité et du chaste amour, afin que, rien ne l'empêchant plus de posséder ce bonheur, elle soit désormais toute en toutes choses avec Dieu.



ANNEXE

La spiritualité de Gerlac Peters¹

par Guido de BAERE

Comme l'a montré A. Deblaere, Gerlac est un disciple à la fois fidèle et original de Jean Ruusbroec. Puisque l'Image de Dieu est au plus profond de l'âme, la croissance spirituelle consiste en la réalisation de la ressemblance avec Dieu. Le développement de la vie intérieure se fait par l'introversion dans le fond de l'âme et l'unification des facultés sous l'emprise de la grâce. Cette vie ne se réalise que par l'abnégation totale du moi en tant que principe de notre activité et par l'accueil d'un nouveau principe : la volonté du Bien-Aimé. Ainsi l'homme devient de plus en plus semblable au Christ. L'authenticité de la vie spirituelle se mesure par la participation à l'amour débordant de Dieu. Le vrai mystique, vivant de Dieu et pour lui, atteint et aime toute créature : « *Continue oporteat nos effluere cum Jesu in omnem creaturam ; non potest non effluere et non amare ; continue effluere et omnibus communicare* » (*Soliloquium*, ch. 36).

À cette reprise de la synthèse ruusbroeckienne Gerlac apporte quelques nuances personnelles, dues à son tempérament doux qui lui fait éviter toute polémique, à la menace de cécité² qui l'induit à choisir la

¹ Extrait de l'article consacré à Gerlach Peters dans le *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique* (tome XII, première partie), Beauchesne, 1984.

² Gerlach Peters était atteinte d'une forte myopie.

lumière et la vue comme images favorites, et à la maladie pénible qui le fit tant souffrir. Mais son originalité consiste beaucoup plus dans le fait qu'il introduisit dans la littérature spirituelle des Pays-Bas un élément qui doit jouer continuellement dans la vie intérieure : le discernement des esprits.

Gerlac reconnaît les illusions au rétrécissement de la conscience, au resserrement de l'intérêt pour la vie ; l'élargissement de l'esprit et du cœur est au contraire marque d'authenticité. À la prière simple Dieu répond en donnant la grâce d'une qualité nouvelle d'être, qualité qui donne le critère pour juger des pensées, des attitudes intérieures, des pratiques : tout ce qui inquiète et oppresse l'âme, aussi bon qu'il paraisse, est signe qu'on ne vit pas dans la volonté de Dieu. Si l'esprit ne sait pas continuellement respirer dans cet espace grandiose, c'est parce que le moi a construit autour de lui une étroite cellule et s'est isolé de l'espace divin : « *Quod non possum sequi altitudinem, latitudinem, profunditatem, incomprehensibilitatem, et pervenire in spatiositatem supremæ affectivæ latissime excedentem innumeris modis universam creationem, signum est quod adhuc detineor et constringor propria quaesitione mei ipsius* » (*ibid.*, ch. 8).

Ce moi doit donc être dépouillé de sa maîtrise sur les décisions ; ce qui implique une désappropriation au sens vrai du mot. Telle est la pauvreté spirituelle, seule clef ouvrant la porte sur la vraie liberté : « *pauper existens, in magna interiori latitudine* » (*ibid.*, ch. 1).

La faculté de discerner les esprits naît et se développe à partir de la vérité vécue, c'est-à-dire l'engagement sans illusion pour la volonté du Bien-Aimé : « *Oportet hominem semper deficere in se, et convalescere in Domino, et frequenter omnia pro omni dare, si noluerit angustiari* » (*ibid.*, ch. 10). Mais parce que le moi aspire à jouir de cette liberté promise, il sera tenté de réaliser lui-même cette désappropriation : c'est l'illusion la

plus subtile et la plus fréquente de qui aspire à Dieu. À cette tentation, Gerlac oppose l'annihilation, non de la personne humaine, mais de la tyrannie oppressante et toujours renaissante du moi : « *funditus nos ipsos annihilantes... ut omnis libertas et securitas nostra ex nullo alio veniat quam ex profunda humilitate, ex abnegatione nostri ipsorum et ex conformitate aeternae et incommutabilis veritatis* » (*ibid.*, ch. 27).

Vivre dans cette liberté et cet épanouissement dans l'espace de Dieu, c'est être rendu semblable au Christ, mais au Christ crucifié ; la croix est dépossession de soi. Vouloir posséder la vie, qui est fondamentalement don et ne devient pleinement vie que lorsqu'elle est reçue, apporte avec soi amertume et angoisse. L'homme dévot qui accepte la croix mais avec l'intention et le désir de jouir de la liberté de la vraie vie et de sa richesse ne trouvera que la solitude et l'angoisse de la souffrance stérile : « *Quod si idcirco quis crucem Domini amaverit, quia securitas multa, libertas et latitudo in ea sunt, non sincere amat, sed in hoc ipso ab ea declinat* » (*ibid.*, ch. 12). Les textes de Gerlac sur l'éminence de la croix sont parmi ses plus beaux.



TABLE DES MATIÈRES

<u>Préface</u> de Dom Émile ASSEMAINE	4
<u>Prière</u>	9
<u>Chapitre I</u>	10
Celui qui veut éviter la dispersion du cœur et se recueillir doit sans cesse considérer la fin de toutes choses et renoncer à toute consolation en dehors de Dieu.	
<u>Chapitre II</u>	12
Que l'homme doit fréquemment songer à son exil, pour se réfugier en Dieu ; et là, uni à Lui, rien ne pourra lui manquer.	
<u>Chapitre III</u>	14
Qu'en tout ce que nous faisons, il faut examiner le pourquoi des choses, surtout à l'office divin.	
<u>Chapitre IV</u>	15
Avec quels grands sentiments de dévotion il convient que nous assistions à l'office divin et principalement au saint sacrifice de la messe.	
<u>Chapitre V</u>	16
Que le seul amour de la vertu doit nous la faire pratiquer, car la vertu est toujours bonne par elle-même.	
<u>Chapitre VI</u>	17
Qu'il faut résister avec une humilité vraie, et en vue de la vérité, aux pensées vaines et aux penchants vicieux.	
<u>Chapitre VII</u>	19
Que l'attachement intéressé à soi-même empêche le progrès intérieur de l'âme.	
<u>Chapitre VIII</u>	21
De la vraie liberté, ou du bonheur de l'âme unie à Dieu.	

<u>Chapitre IX</u>	23
Du fruit de la sainte liberté, et de la gloire de l'âme unie à Dieu.	
<u>Chapitre X</u>	25
Comment le regard intérieur de l'homme s'éclaire et s'illumine ; comment son regard extérieur devient pur et simple ; et comment l'homme revêt en quelque sorte les mœurs divines.	
<u>Chapitre XI</u>	28
De la douceur cachée de la croix spirituelle ; ce que c'est qu'y persévérer, et quels doivent être nos sentiments à ce sujet.	
<u>Chapitre XII</u>	35
Comment les vices intérieurs se joignent au démon, leur Prince, pour tendre continuellement des embûches à l'âme qui aime Dieu.	
<u>Chapitre XIII</u>	40
Que l'homme intérieur, qu'il sente ou qu'il ne sente pas la grâce, progresse toujours ; et comment il faut apprendre des anges à se tenir en présence de Dieu.	
<u>Chapitre XIV</u>	47
Que de l'amour de Dieu provient pour l'homme la véritable sécurité.	
<u>Chapitre XV</u>	50
Que l'amour de la justice et de la vérité, et la recherche de la gloire de Dieu en toutes choses consistent à demeurer en la croix.	
<u>Chapitre XVI</u>	51
Que l'âme libre de toute propriété est partout en sécurité en Dieu.	
<u>Chapitre XVII</u>	53
À quoi l'homme spirituel, et surtout le religieux, quand il est à l'office divin, doit s'exercer.	

<u>Chapitre XVIII</u>	55
Qu'il n'y a rien de plus doux et de plus glorieux pour l'âme que d'adhérer au souverain Bien et de se rendre conforme à la Sainte Trinité.	
<u>Chapitre XIX</u>	58
Que le souverain bonheur pour l'homme juste est d'être uni à Dieu et le malheur suprême d'en être séparé.	
<u>Chapitre XX</u>	59
Prière de l'homme environné de ténèbres, pour obtenir l'illumination du cœur.	
<u>Chapitre XXI</u>	61
Que le vrai pauvre en esprit se glorifiera dans sa pauvreté et son néant.	
<u>Chapitre XXII</u>	63
Du véritable abandon.	
<u>Chapitre XXIII</u>	66
De l'opulence du pauvre d'esprit.	
<u>Chapitre XXIV</u>	68
Du bonheur de l'âme qui se tient au-dessus de toute élévation et au-dessous de tout mépris.	
<u>Chapitre XXV</u>	71
De la double région de l'âme : l'une, inférieure, qui est la région de la sensibilité ; l'autre, supérieure, qui est la région de l'âme réformée.	
<u>Chapitre XXVI</u>	79
Avec quelle exigence Dieu veut notre réforme et notre progrès tant intérieur qu'extérieur.	
<u>Chapitre XXVII</u>	81
Exhortation à nous conformer au divin exemple.	
<u>Chapitre XXVIII</u>	82
Quel est l'héritage du véritable pauvre d'esprit en cette vie.	

<u>Chapitre XXIX</u>	83
De la louange de la sainte pauvreté et comment le support volontaire des adversités conduit à l'illumination de l'âme.	
<u>Chapitre XXX</u>	86
De quelle manière l'homme intérieur est illuminé et uni au Verbe, et que, dans tous les événements et dans toutes nos œuvres, il faut avoir un œil simple et une intention pure.	
<u>Chapitre XXXI</u>	93
Que la Vertu est immuable en elle-même et ne varie pas au gré des accidents.	
<u>Chapitre XXXII</u>	97
Qu'en deçà de Dieu, il n'y a rien qui puisse véritablement consoler l'âme.	
<u>Chapitre XXXIII</u>	99
Que la force de l'âme doit soutenir la faiblesse de la nature.	
<u>Chapitre XXXIV</u>	101
Que la contemplation ne peut s'allier avec l'agitation et le trouble.	
<u>Chapitre XXXV</u>	103
Que le Seigneur Jésus doit être considéré sous un double aspect ; comment l'amour aime à se répandre.	
<u>Chapitre XXXVI</u>	106
Quel fruit il faut retirer des exercices du culte et des sacrements.	
<u>Chapitre XXXVII</u>	108
Qu'il faut supporter avec égalité d'âme la correction, qu'elle soit juste ou injuste.	
<u>Chapitre XXXVIII</u>	110
Qu'il faut embrasser tous les hommes dans la vérité et dans l'amour.	

Chapitre XXXIX	112
Comment le cœur devient libre et léger.	
Annexe	113
La spiritualité de Gerlac Peters par Guido de BAERE	



LE SOLILOQUE ENFLAMMÉ

Né à Deventer, aux Pays-Bas, Gerlach Peters (1378-1411) entra de bonne heure chez les Frères de la Vie commune de cette ville, avant d'être admis chez les Chanoines réguliers de Windesheim, en Allemagne. C'est dans ce monastère qu'il s'occupa à composer des entretiens spirituels dont il se servait pour ses exercices pieux et qui furent, après sa mort, rassemblés et organisés en un ouvrage. Une certaine similitude de ces *soliloques*, tant dans la forme que dans l'esprit, avec *l'Imitation de Jésus-Christ* (dont ils sont, notons-le, antérieurs de quelques années) lui valut d'être regardé comme « un autre Thomas a Kempis ». Cet opuscule, dans lequel transparaît l'influence de Ruysbroeck, décrit en termes simples les différentes phases de la vie spirituelle, depuis la considération de la fin de toutes choses, jusqu'à la renonciation complète à soi et la consommation en Dieu. Rempli du mysticisme le plus pur, ce texte constitue indubitablement une des œuvres maîtresses de la *Devotio moderna*.

PDF GRATUIT

Reconquista Press

www.reconquistapress.com

